



le monde libertaire

rédaction
administration
3 rue ternaux
75011 paris
tel: 805 34.08
ccp publico
1128915 paris

hebdomadaire

N° 326 JEUDI 4 OCTOBRE 4 F

Organe de la Fédération Anarchiste

(Adhérente à l'Internationale des Fédérations Anarchistes)

AVORTEMENT



ou le droit
de ne pas être
une
poulinière

Numéro spécial

DOSSIER
FEMME

pages 5 à 8

Editorial

LA loi sur l'avortement a été votée, à l'essai, sous la pression des luttes des femmes, pour cinq ans. Elle constituait un progrès par rapport à la loi de 1920 qui punissait d'emprisonnement les avorteurs quels qu'ils soient. Mais elle était restrictive dans ses possibilités pratiques, acceptant que le médecin respecte ses convictions religieuses et, partant, qu'un directeur d'hôpital puisse empêcher la pratique de tout avortement dans son établissement, comme ce fut et est encore le cas dans de nombreuses villes en France. En novembre prochain, l'Assemblée nationale va décider si la loi sera reconduite ou non. Quelle ironie que cette assemblée de notables quinquagénaires de droite et de gauche, où les femmes sont pratiquement inexistantes, et qui va discuter en leur nom et place du droit qu'elles auront de disposer de leurs propres corps. Bien sûr, cette incohérence se retrouve au niveau de tout le système parlementaire, de tout ce jeu politique où les uns pensent à la place des autres, avec leur complicité.

Face à cela, le samedi 6 octobre les groupes femmes appellent à une manifestation, place Denfert-Rochereau à Paris. Celle-ci est importante, elle permettra de mesurer l'ampleur de la mobilisation effectuée autour de l'avortement.

Mais pour nous anarchistes, demander la reconduction d'une loi, quelle qu'elle soit, n'a rien de dangereux. Il est à peu près certain en effet qu'elle sera revotée et que les choses iront aussi mal que par le passé. Ce qu'il faut exiger, c'est un centre IVG dans un chaque hôpital, que son directeur soit d'accord ou pas. C'est une information sur la contraception à tous les niveaux, scolaires, d'entreprises, de bureaux, qui soit réellement effectuée.

Il ne faut pas oublier que l'avortement n'est pas un moyen de contraception, il ne peut être considéré que comme un pis-aller, un moindre mal. En ces temps où la France et les pays capitalistes « avancés » se dépeuplent, les Debré et compagnie ont beau jeu de déployer leurs théories natalistes. Ils font passer la force d'un pays, de sa future armée, de l'économie de profit avant l'intérêt propre des individus et cela n'a rien de surprenant. Par contre, aux Indes on stérilise de force, à Porto-Rico les femmes servent de cobayes aux expérimentations sur la pilule. Il y a deux poids, deux mesures. Derrière le problème de l'avortement c'est toutes ces sales notions de race blanche à préserver, de grandeur de la nation qui surgissent. Se battre pour un avortement libre et remboursé, c'est aussi lutter à une échelle plus grande pour que les droits des individus soient conservés, et que les nantis qui nous gouvernent lâchent leurs pattes sales de nos corps et de nos vies. Ce combat rejoint celui des antimilitaristes ou celui des écologistes. Il s'agit de pouvoir déterminer librement notre destin, le choisir. Avoir un enfant ou pas, c'est notre problème et non le leur.

Poser la question de l'avortement amène donc à l'esprit d'autres questions. On ne peut revendiquer le droit à disposer de son corps en oubliant le reste. Ainsi la sexualité, que le travail, les temps de transport, des siècles de morale chrétienne et les soucis quotidiens rendent devoir conjugal, sans plaisir et sans joie. Ainsi les relations entre hommes et femmes, tendues, sans égalité, où le rapport de forces créé entre deux êtres rappelle d'autres rapports de forces, voulus, entre travailleurs et patrons, parents et enfants, et tant d'autres exemples.

L'avortement n'est pas pour nous un problème isolé. Il se situe dans un échec plus vaste, comme un maillon de la lutte que nous anarchistes avons à mener à bien, en vue d'une totale émancipation.

Fop 2520

Liste et permanences des groupes de la Fédération Anarchiste

PROVINCE

AINSE : SOISSONS
 ALLIER : MOULINS
 ALPES-MARITIMES : ANTIBES
 AUBE : TROYES
 B.-D.-R. : MARSEILLE-AIX
 DOUBS : BESANCON
 Eure-et-Loir : GROUPE BEAUCERON
 GARD : GROUPE DÉPARTEMENTAL
 GIRONDE : BORDEAUX-CADILLAC
 ILLE-ET-VILAINE : RENNES
 INDRE-ET-LOIRE : TOURS
 ISÈRE : GRENOBLE
 LOT : GROUPE DÉPARTEMENTAL
 LOT-ET-GARONNE : FUMEL-AGEN
 MAINE-ET-LOIRE : ANGERS
 MANCHE : ST-LO
 MORBIHAN : LORIENT
 NIÈVRE : NEVERS
 NORD : MAUBEUGE
 FACHES-THUMESNIL
 ORNÈ : LA FÈRTE MACÉ-FLERS
 PAS-DE-CALAIS : HÉNIN-BEAUMONT
 PYRÉNÉES-ATLANTIQUES : BA
 YONNE : BIARRITZ
 RHÔNE : LYON
 HAUTE-SAVOIE : ANNECY
 ANNEMASSE
 SEINE-MARITIME : ROUEN - LE
 HAVRE
 SOMME : AMIENS
 TARN-ET-GARONNE ET AVEYRON :
 VILLEFRANCHE DE ROUERGUE
 VAR : RÉGION TOULONNAISE
 YONNE : FÉDÉRATION DÉPARTE-
 MENTALE
 HTE-VIENNE : LIMOGES

BELGIQUE SUD-LUXEMBOURG

* * *

LIAISONS PROFESSIONNELLES

- LIAISON INTER-ENTREPRISES DES ORGANISMES SOCIAUX
- LIAISON DES POSTIERS
- LIAISON DES CHEMINOTS (édité *Point Libre*)
- LIAISON DU LIVRE

* * *

Groupe de Troyes : les 1^{er} et 3^e mardis de chaque mois, de 19 à 21 h, 17 rue Charles Gros (1^{er} porte à gauche).

Groupe de Tours : les seconds et quatrièmes lundis du mois, de 20 à 22 h, au 10, rue Jean Macé à Tours.

Groupe de Rennes : le mardi soir à partir de 20 h, à la MJC La Paillette.

Groupe Kropotkine d'Argenteuil : les premiers et troisièmes samedis de chaque mois, de 15 h 30 à 18 h 30, 28 rue Carême Prenant, à Argenteuil (au fond de la cour).

Groupe libertaire d'Angers : tous les vendredis de 17 à 19 h à la librairie La tête en bas - 17, rue des Poêliers à Angers.

Groupe de Marseille : le samedi de 14 à 16 h au local « Culture et Liberté », 72, bd. Eugène Pierre à Marseille.

Groupe Hédonien de Fumel : point de rencontre possible, au bar de l'Arnaque, 17, rue Léon Jouhaux, tous les soirs après 21 h.

Région toulonnaise : le samedi de 15 h 30 à 19 h au local du cercle Jean Rostand, rue Montebello à Toulon.

Groupe Jacob : le lundi de 18 h à 20 h et le samedi de 14 à 16 h, au 51 rue de Lappe, Paris 11^e.

Groupe Louise Michel : tous les samedis de 17 h 30 à 19 h, au 10 rue Robert Planquette, Paris 18^e.

Groupe Emma Goldman : le jeudi de 17 à 20 h et le samedi de 16 à 18 h, au 51, rue de Lappe, Paris 11^e.

Groupe Proudhon de Besançon : au local du groupe, 97 rue Battant, le mercredi de 18 h 15 à 20 h et le samedi de 15 h à 17 h.

Groupe de Lyon (GAL) : tous les lundis à partir de 20 h 30, 78 rue Denfer Rochereau - 69 004 Lyon.

Groupe La Boétie : les seconds et quatrièmes mercredis de chaque mois à 20 h 30, Centre administratif, mairie d'Asnières.

Groupe du Havre et région, « l'Entraide » : dans les locaux du CES, 16 rue Jules Teller - 76 600 Le Havre. Permanences le lundi, mercredi, samedi, de 18 à 19 h.

Groupe Germinal : tous les jeudis de 19 à 20 h au café Le Métropole, avenue de la République à Issy les Moulinaux (face au terminus des bus 126 et 190). Tous les mardis de 19 à 20 h, petite salle du patronage laïc, 72 avenue Félix Faure, Paris 15^e (métro : Boucicaut).

Groupe Sébastien Faure de Bordeaux : le mercredi de 18 à 20 h et le samedi de 14 à 18 h, en son local 7 rue du Muguet à Bordeaux.

Groupe Fresnes-Antony : tous les jours de 10 à 20 h, le dimanche de 10 à 13 h, au 34 rue de Fresnes à Antony (Tel. 668-48-58).

Groupe d'Amiens : tous les mercredis de 20 à 21 h, 13 rue Corréé (quartier St-Roch) à Amiens.

Groupe Voline : 26, rue Piat-Paris 20^e. Tous les samedis de 14 à 16 h.

Groupe Elisée Reclus d'Als-en-Provence : tous les samedis de 10 à 13 h à la table de presse tenue devant le palais de Justice, et tous les mercredis de 10 à 16 h dans le hall de la fac de Lettres.

Groupe de Rouen : le samedi de 15 à 17 h, rue du Gros Horloge.

Atelier du Soir : pour tout contact, écrire à Atelier du Soir BP 14 - IGNU 91 430

Liaison St-Etienne : tous les jeudis à partir de 15 h, au local CNT-SIA à la Bourse du Travail, 15 cours Victor Hugo à St-Etienne.

Pour tout contact, écrire aux Relations Intérieures

Le groupe Kropotkine organise en son local 28, rue Carême Prenant divers colloques

SAMEDI 13 OCTOBRE à 15 h

Le problème des réfugiés basques

SAMEDI 20 OCTOBRE à 15 h 30

L'entraide, facteur d'évolution dans la société

COMMUNIQUÉS

Le groupe d'Evreux annonce sa création et invite les sympathisants(tes) à le contacter par l'intermédiaire des RI.

Après plus de deux mois d'interruption, le groupe A. Berkman de Muhlouse souhaite reprendre ses réunions. Il prie donc l'ensemble des sympathisants à prendre contact.

BANLIEUE SUD

- FRESNES-ANTONY
- FRESNES NORD, L'HAY
- MASSY PALAISEAU
- ATELIER DU SOIR
- ORSAY BURES
- SAVIGNY SUR ORGE
- CORBEIL ESSONES
- BRUNOY ET LIAISON SEINE ET MARNE
- DRAVEIL
- THIAIS, CHOISY
- ST-MICHEL SUR ORGE
- VILLEJUIF
- MAISONS-ALFORT, ALFORT-VILLE

BANLIEUE EST

- GAGNY, NEUILLY SUR MARNE, CHELLES
- MONTREUIL, ROSNY

BANLIEUE OUEST

- NANTERRE, RUEIL
- VERNEUIL, LES MUREAUX
- ISSY LES MOULINEAUX, BOULOGNE-BILLANCOURT, MEUDON

BANLIEUE NORD

- VILLENEUVE LA GARENNE
- ST-OUEN
- ASNIÈRES
- COURBEVOIE, COLOMBES
- SEVRAN, BONDY
- ARGENTEUIL

LIAISONS

De l'Aisne, Aubenas, La Rochelle, Saintes, Marennes-Oléron, Salon, des Ardennes, Grasse, Vierzon, Bégard, Concarnéau, Brest, Montpellier, Bourgoin, Orléans, Cherbourg, Chiron, Chaumont, St-Sever, Vendôme, Toulouse, Blois, St-Etienne, Le Puy, Laval, Metz, Valenciennes, Creil, Clermont-Ferrand, Nord Seine-et-Marne, Maule, La Roche/Yon, Montauban, Poitiers, Nord de la Haute-Vienne, Epinal, Noyon, Florac, Ajaccio, Bastia, Angoulême, Firminy, Nantes, Toulouse.



Le groupe libertaire Kropotkine ne possédait pas jusque là de boîte à lettres. C'est désormais chose faite, et les camarades et sympathisants désirant prendre contact peuvent écrire 28, rue Carême Prenant 95 100 Argenteuil.

Le groupe libertaire vendéen s'est constitué et appelle les sympathisants de Vendée à le contacter par l'intermédiaire des RI.

Le groupe de Ris-Orangis vient de se constituer et appelle tous les intéressés à le contacter par l'intermédiaire des RI ou lors de la vente du ML tous les samedis de 10 à 12 h sur le marché de Ris-Orangis.

Les camarades intéressés par la création d'un groupe sur St-Brieuc peuvent prendre contact par l'intermédiaire des RI.

UN SERVICE REGULIER ET PRATIQUE L'ABONNEMENT

Directeur de la publication Maurice Laisant
 Commission paritaire n° 55 635
 Imprimerie «Les marchés de France»
 44, rue de l'Ermitage, Paris 20^e
 Dépôt légal 44 149 - 1^{er} trimestre 1977
 Routage 205-Publi Routage
 Diffusion SAEM Transport Presse

Le groupe de Troyes « Les Temps Nouveaux » organise des réunions-débats au cours de ses permanences à 20 h 30

Adresse : 17, rue Charles Gros (1^{er} porte à gauche) à Troyes

MARDI 16 OCTOBRE

Présence de l'anarchisme en Espagne

Le groupe Fresnes-Antony organise une réunion de formation anarchiste en son local 34, rue de Fresnes à Antony

SITUATION POLITIQUE ET SOCIALE EN IRAN

avec la participation d'un camarade iranien R. Rehsepar

JEUDI 11 OCTOBRE à 20 h 30

VIENT DE PARAÎTRE LA RUE N° 27

Au sommaire des articles de Jean Barrué Ronald Creagh Maurice Joyeux Jeanne Humbert Jean-Marc Raynaud RmqS et un inédit de Elisée RECLUS

Un numéro spécial hors série du Monde Libertaire est paru sous le titre « L'URSS AUJOURD'HUI ». Ce numéro est de 8 pages et est vendu au prix de 4 F. En vente à Publico.

Amis lecteurs

Comme nous vous l'avons annoncé, ce numéro comporte un « Dossier Femmes ». Il nous a semblé important - quelques semaines avant que la racaille politicienne décide pour nous de ce que nous devons faire de notre corps dans cette belle France, républicaine et démocratique - d'éditer ces quatre pages qui posent le problème de la discrimination sexuelle, maillon important de la longue chaîne d'exploitation sur laquelle se fondent tous les régimes gouvernementaux.

Cependant, il ne faut pas cacher qu'en cette période de l'année, un numéro spécial représente un effort financier très important. A la veille de trouver de nouveaux locaux pour notre librairie, nous ne pouvons pas nous permettre de réaliser des déficits trop importants. C'est pourquoi, nous vous demandons, plus que jamais, de ne pas relâcher votre souscription et de profiter de ce numéro spécial pour faire connaître Le Monde Libertaire autour de vous, de vous abonner et de faire abonner tous ceux pour qui la presse anarchiste doit être une arme sans cesse plus efficace pour parvenir à la Révolution Sociale, seul moyen pour en finir avec le principe gouvernemental et pour construire une société dans laquelle les individus comme les collectivités pourront décider directement de leur devenir.

Les administrateurs
 J.P. GIRAUD - H. TRINQUIER

ABONNEZ-VOUS — FAITES ABONNER VOS AMIS
 52 NUMEROS : 180 F.
 ABONNEMENT DE SOUTIEN : 250 F.



LE MONDE LIBERTAIRE
 Rédaction-Administration : 3 rue Ternaux 75011 Paris
 Tel. 805 34 08 CCP Publico 11289 15 Paris

France	Tarif	Étranger
3 mois	50 F	75 F
6 mois	95 F	150 F
12 mois	180 F	280 F

* Tarif Étranger: RFA, Belgique, Suisse, Italie, Canada

Abonnez vous

BULETIN D'ABONNEMENT
 à retourner 3 rue Ternaux 75011 Paris (France)

Nom Prénom

N° Rue Ville Pays

Code postal (inclu.)

à partir du N°

Abonnement Reabonnement

Règlement (à joindre au bulletin):

Chèque postal Chèque bancaire Mandat lettre

Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière bande et 4 F en timbre poste

en bref... en bref...

La C.N.T.-Région parisienne communique :
... Le Conseil des prud'hommes est une juridiction bourgeoise au service du capitalisme (...).
Elire ses juges, c'est légitimer une justice fondée sur le droit d'exploitation de l'homme par l'homme.

Dans son dernier numéro Avis de Recherche (bulletin du Groupe de Solidarité aux Insoumis) publie, outre les infos diverses sur l'antimilitarisme, des extraits d'un compte-rendu du Comité d'entente (qui regroupe diverses associations d'anciens combattants, officiers...).

Jeudi 4 octobre, Joël Honguer, Robert Fourmond et Gérard Grauu sont convoqués devant la cour d'appel de Rouen pour renvois de livrets militaires. Ces trois objecteurs ont été condamnés une première fois à 400 F d'amende.



Maroc
A quand le simple droit de lire ?

S'il n'est pas difficile de lier amitié avec des Marocains lorsque l'on se ballade chez eux, il est particulièrement dangereux de vouloir y faire pénétrer ne serait-ce que quelques idées.

Gilles (Gr. Bordeaux)

Un procès pour renvoi de livret militaire

L'anarchie au banc des accusés

VENDREDI 21 septembre, notre camarade Gérard Blain comparait devant le tribunal de Toulon. Motif : renvoi de son livret militaire.

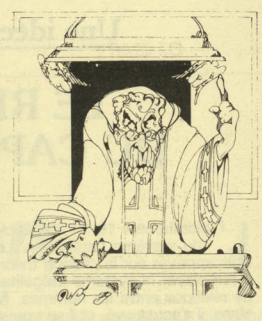
Une assistance nombreuse (100 personnes d'après le journal local qui nous a fait un bon article bien qu'il ne puisse être soupçonné de sympathies anarchistes) est venue le soutenir et a dû faire face à la suspicion du dispositif policier mis en place (fouille à l'entrée du palais et prises de photos par les RG).

En plus de ses crimes en temps de guerre, l'armée est en temps de paix l'école de la violence, de l'abrutissement, de l'asservissement. La discipline, la hiérarchie, l'utilisation d'armes ne peuvent engendrer rien d'auteur.

La guerre, l'armée, c'est aux dires de beaucoup de gens la « folie » des hommes. Mais comment

mener des actions telles que celle que je mène aujourd'hui. Est-ce donc ça la liberté et la démocratie que défend l'Etat ? Eh bien, moi j'appelle cela l'amorce d'une dictature.

Pour finir je voudrais vous faire part d'une anecdote : à l'heure où le gouvernement fait campagne de chasse au gaspillage, l'ar-



Le Vatican frappe encore !

... où l'on voit Grand-Guignol montrer que la politique n'est rien auprès des Evangiles...

Faits divers varois TOULON

L'anarchie au banc des accusés
... Vingt-trois personnes pour un manquement concernant une législation précise. Une législation au grand écart...

VAR-MATIN REPUBLIQUE - Samedi 22 septembre 1979

peut-on être assez crédule pour croire que cette « folie » s'arrêtera toute seule et qu'un monde de non-violence tombera du ciel ?

A la radio, à la télévision, dans les journaux, nous autres minoritaires ne pouvons nous y exprimer. Et pour toucher médias et opinion publique nous n'avons pas d'autres possibilités que de

même ne manque pas de crédits pour son gaspillage alors que d'autres secteurs primordiaux pour l'intérêt de la population, tel la Santé, doivent serrer la ceinture.

En somme la logique étatique veut qu'une institution destinée à tuer ait plus d'importance qu'une autre destinée à aider, à sauver des vies.

Nucléo-militaire

L'« Indomptable » coulé !

Bonne nouvelle : la France ne possède plus que 4 sous-marins nucléaires, le 5^e - « l'Indomptable » - aurait été éperonné mercredi 12 septembre par un escorteur aussi français que lui.

Le plus profond silence a été et est toujours observé par les milieux dits « officiels », vert de peur à l'idée que cela se sache et que ça saute. Il est inutile de dire que l'armée et la police ont sauté sur l'occasion pour quadriller discrète-

ment la région afin de protéger le secret.

Le nucléo-militaire a failli faire passer la Bretagne de la colonisation à l'évaporation définitive, beaucoup plus radicalement que le FLB et ses bombinettes.

Une nouvelle fois l'armée prouve son incapacité à maîtriser les techniques de pointe qu'elle utilise, n'hésitant pas pour affûter ses outils de mort à risquer la vie d'une région pour l'instant sous la botte de l'Etat français.

M.N.

LA BATAILLE SOCIALE

NUMERO 113 21.9.79
67 RUE DE TURBIGO 75139 PARIS CEDEX 05
ORGANE DE L'UNION DES SYNDICATS FORCES OUVRIERE DE LA REGION PARISIENNE

OU DIABRE ANDRE BERGERON EST-IL ALLE METTRE SON PETIT DOIGT ?

... journaux demeurent dans le vague, ou muets complètement, quant à l'évaluation de l'opinion. C'est le cas de l'Union qui ne manifeste aucune comparaison entre l'affluence à la Foire de Paris et celle qui avait attiré Seguy, le 5. place de la République... Sage préférence ?

Bergeron classé « X »

A voir ce titre surprenant de FO-Hebdo du 21/9, on a pu croire un instant que ce journal se laissait aller à dévoiler l'un des aspects de la vie privée de son secrétaire général. Que les vertueux se rassurent, il s'agit simplement d'une fine allusion à une petite phrase du discours de rentrée de Bergeron, qui ne sort que pour se rendre dans des endroits fréquentables où le petit doigt reste sur la couture du pantalon, comme Matignon par exemple...

Une idée qui meurt

LE RISQUE DU CAPITALISTE

L'histoire des 19^e et 20^e siècles aura été dominée par les méfaits du système capitaliste. Les mouvements d'émancipation sociale appuyés sur la critique théorique s'acharnent depuis deux siècles à remplacer le système inégalitaire par essence, par un autre mode de relations entre les hommes. Malgré la nocivité patente de ce système, il s'est trouvé, et il se trouve encore des théoriciens pour exposer, contrairement à toute invraisemblance, les bienfaits et la légitimité du capitalisme.

Il est vrai que dans ce cas on utilise des expressions nobles : pensée libérale, libre entreprise, etc... Cette pensée libérale ne possède que deux arguments pour justifier la pérennité du capitalisme. Le premier consiste à jouer sur le concept de « liberté » Qui, au monde, est opposé à cette notion ?

Même les régimes totalitaires les plus rétrogrades osent s'en prévaloir. Cette idée généreuse a beau être utilisée ici dans l'acception de : « liberté d'exploiter la capacité de travail des hommes », elle possède toujours un impact idéologique certain. Les bourgeois de 1789, 1830 et 1848 se sont battus pour se libérer du carcan monarchique aux côtés du peuple pour mieux l'exploiter à leur tour, et ils ont réussi à conférer un caractère universel à leur revendication libertaire, alors qu'elle n'était destinée qu'à leur propre usage.

Le second argument, plus souvent invoqué, repose sur la notion de risque de l'entrepreneur. Nous en a-t-on assez rebattu les oreilles de ce fameux risque que court le chef d'entreprise, alors que le salarié, lui, assoiffé de sécurité, n'en court aucun, ou presque !

Cet argument, bien que fragile, n'était pas sans valeur. Dans ce domaine, mieux vaut éviter la démagogie. Il est exact que le fait d'assumer seul la responsabilité de la survie économique de sa famille et des membres d'une entreprise nécessitait une certaine dose de courage. Ce critère positif est malheureusement unique (1) pour la défense de la société libérale, mais il a remarquablement fonctionné comme facteur de légitimation. Il pèse également de peu de poids devant les nombreux autres critères qui caractérisent le capitalisme et qui sont, eux, tous négatifs : accumulation de la plus-value entre les mains d'une minorité, fédéralisation de la vie économique, création de conflits, etc.

Mais ce seul argument est en train, lui aussi, de disparaître, au moins en France. Il serait intéressant d'avoir une idée de la situation dans le reste du monde. Si le fait d'assumer la responsabilité des conséquences du risque économique est la seule justification en théorie et en pratique du capitalisme, plus rien ne nous empêche apparemment de faire disparaître ce système, car il vient de perdre cet unique pilier.

En effet le gouvernement français vient d'ajouter à la panoplie des moyens de prévention économique et sociale un nouveau régime appelé : « garantie sociale du chef d'entreprise (G.S.C.) ». La finalité et les modalités de ce régime sont excellentement

résumées dans la note partiellement reproduite ci-dessous :
- La mise en place de ce régime est désormais effective et a pris effet le 1^{er} juillet 1979.

I- BUT :

Le but de ce régime est de prendre en charge les chefs d'entreprise ne pouvant pas cotiser à l'ASSEDIC et rencontrant des difficultés dans le fonctionnement des affaires qu'ils dirigent soit sous forme de fusion, absorption, règlement judiciaire ou liquidation des biens.

II- Bénéficiaires :

Il s'agit en fait de tous les chefs d'entreprise personnelle et de tous les dirigeants mandataires sociaux qui ne sont pas titulaires d'un contrat de travail.

III- Possibilités d'adhésion :

Les régimes est ouvert à tous les chefs d'entreprise ou dirigeants mandataires sociaux non couverts par le régime de l'ASSE DIC, sous réserve qu'ils n'aient pas dépassé l'âge de 63 ans.

Cette réforme est peut-être la plus importante de cette fin de siècle. Elle est grosse de prolongements, car elle fait disparaître une protection du capitalisme, protection d'essence psychologique. La pérennité de la société capitaliste n'est pas seulement exercée par les moyens physiques de l'ordre traditionnel : monnaie, armée, église, police, mais également par un consensus implicite.

A ce sujet il me revient en mémoire une anecdote. Il y a quelques années, des militants anarchistes d'une ville de province avaient inscrit à la bombe sur le mur d'une usine, l'expression : « A bas tous les patrons ! » Une réponse anonyme, écrite au crayon (!) était apparue aux côtés du slogan quelques jours après : « Et que feriez-vous sans eux ? » Cette phrase est terrible. Dans ce « et que feriez-vous sans eux ? » sont résumés toute la résignation humaine, toute l'appréhension devant l'insécurité, tout le contenu du *Discours de la servitude volontaire* de E. de la Boétie.

C'est au pied du mur que l'on juge le maçon, c'est devant une route débarrassée d'un de ses derniers obstacles que l'on va juger de la capacité du socialisme à prendre le relais du vieux monde. Pour que ce socialisme soit libertaire, nous avons encore quelques obstacles à éliminer.

Yves ROCHEFORT

(1) Certains pourraient penser que le capitalisme repose sur d'autres bases psychologiques : dynamisme, esprit d'initiative, création de richesses, d'emplois, etc. En réalité ces critères ne sont pas spécifiques de l'entrepreneur. En particulier on exige l'existence, au moins potentielle, de ces qualités chez les salariés, les chercheurs, etc.

**SOUTENEZ
LE
MONDE LIBERTAIRE**

Manifestation des femmes le 6 octobre

FAUT ÊTRE SEC !

Avec l'éditorial de ce numéro, consacré à l'avortement, il nous a semblé utile de revenir sur la marche des femmes du 6 octobre, à ce que le texte de l'appel en faveur de cette manifestation nous suggérait.

Aujourd'hui les bourgeoises s'émancipent...

Première constatation et non des moindres, cet appel n'est pas politique. Il n'est pas signé d'une organisation ni même par des collectifs, mais par des femmes, célèbres de surcroît. Il s'agit de faire défiler des femmes, toutes les femmes. Mais lorsque l'on veut réunir un éventail assez large de personnes, il faut faire des concessions. Il s'agissait donc surtout de ne pas heurter, de ne pas proposer des objectifs, des revendications précises voire révolutionnaire. Aussi se sont-elles limitées à demander la prorogation de la loi en parlant un peu des mineures et des immigrées, mais sans trop insister sur ces points-là. On est loin des luttes du MLAC, du Manifeste des 343.

Or, il nous semble que la lutte ne s'organise pas réellement et n'est pas efficace dans ces conditions-là. Le mouvement n'a pas de base solide dans les quartiers, les hôpitaux, pas de moyen d'agir concrètement dans les lieux mêmes où se pratiquent peu ou pas des avortements. Si, il y a cinq ans, proposer un texte de loi sur l'avortement, rédiger un manifeste signé par des femmes connues étaient un premier pas dans la lutte et pouvaient faire scandale, il apparaît à l'heure actuelle que reprendre les mêmes mots d'ordre constitue un recul ou du moins une stagnation du mouvement.



Louise Michel

un discours d'un autre niveau...

Mais elles font comme leur maman

L'opposition à la loi Veil, support aux bonnes consciences de nos bonzes syndicaux, politiques et féministes, ne se définit que dans un cadre éminemment restrictif. La morale réformiste ou réactionnaire des uns et des autres tente de l'enfermer dans un quotidien gentillet n'emportant pas l'élan révolutionnaire des foules. La marche du 6 octobre, reflet d'une idéologie sexiste, « ne faisant pas de politique », ne confère aux droits qu'ont FEMMES et HOMMES à vouloir disposer librement de leur corps qu'un ramassis de féminisme de salon. Quant aux revendications doucereuses des états-majors des partis de gauche et des syndicats, elles passent évidemment inaperçues dans les coups d'œil de l'actualité sociale. Toutes ces propositions d'élargissement du texte de loi, aux pourtours mal définis, se complaisent dans un réformisme bon ton baignant dans un social et un féminisme larmoyants.

Si nous acceptons - comme ils le font - les règles du jeu parlementaires, nous ne pouvons qu'approuver le texte gouvernemental, uniquement applicable dans les conditions de vie sociale actuelle. Elargir, approfondir et étendre la réglementation de nos sexualités nous entraîne dans un mode revendicatif plus large et dépassant largement ce texte. L'abrogation de la clause de conscience, réservée au pratiquant opposé à l'IVG, draine derrière elle une cascade de réformes de la santé publique, car toute intervention médicale ou chirurgicale inclut cette réserve. Une transformation de la pratique (lieu, technique, accueil) de l'avortement s'installe également dans une remise en cause de l'hospitalisation et des rapports hiérarchisés médecin-malade. La gratuité de l'intervention entraîne celle de tout soin et médicalement. Le droit de toutes (mineures, immigrées) à avorter dépasse lui aussi le cadre de la loi. Nos propositions sur l'avortement, la sexualité, vont au-delà des textes de loi. Ne pas vouloir les dépasser sous prétexte de ne pas « se couper des masses » ou de ne pas les voir ratifiés n'entraînera aucune transformation de notre mode de vie et nous obligera à accepter une politique réactionnaire - de gauche ou de droite - opposée depuis longtemps à une évolution des rapports sociaux.

Elles ne font pas de politique

Nous luttons autant pour un élargissement de la loi que pour l'amélioration de nos conditions de travail ou d'existence mais nous n'en restons pas là. Amélioration n'est pas transformation. L'acceptation d'une loi, même progressiste, n'est pas une remise en cause de la misère sexuelle (homosexualité et pédophilie réprimées, prostitution accrue, hôtels de passe-usines pour quartiers d'immigrés, viol...). Une reconnaissance par tous de la liberté sexuelle ne peut se faire dans une société autoritaire comme celle-ci. Notre liberté corporelle, comme les autres, ne s'épanouira pas à travers des rapports hiérarchiques partout présents.

L'avortement libre et gratuit, mot d'ordre facile, passe - sous peine de se voir éventé - par une transformation radicale des rapports humains dans la société.

Thyde et Colette
(Gr. Louise Michel)

“En uniforme, toutes les filles nous regardent”.



Marc Hourdiaux, quartier-maître de seconde classe détecteur sur le Colbert.

“Oui, en uniforme de marin, on se sent assez beau...” Marc Hourdiaux, quartier-maître de seconde classe détecteur, s'est engagé pour trois ans. A voir comment il porte l'uniforme, on devine que ses supérieurs n'ont pas trop de mal à imposer leurs exigences... A propos d'uniforme, voici ce que précise Gérard Noyelle, quartier-maître radio de l'escorte d'escadre La Galissonnière :

“Nous ne le portons qu'à l'étranger ou en France dans les grandes occasions.

Je préfère être en uniforme : toutes les filles nous regardent !” Plus gravement, Tony Perrouelle, quartier-maître de seconde classe mécanicien sur le Colbert affirme :

“De toute façon, en escale, on est mieux en uniforme qu'en civil. Je suis fier quand je suis en uniforme”. Fiers, ces jeunes marins, de leur uniforme ? Fiers de la Marine ? Fiers d'eux-mêmes, en tout cas.

La Marine Nationale

une façon
de vivre
autrement.

Marins,
tous à la manif
du 6 octobre !

Publicité parue dans « Télé-Poches »

DOSSIER FEMME

En guise d'introduction

Il y a une bonne dizaine d'années, les femmes posaient le problème de leur condition en terme de libération. La presque totalité des hommes et aussi un certain nombre de femmes se trouvaient subitement confrontés à une révolte. Cette révolte n'était pourtant pas neuve dans l'histoire, mais elle en avait l'apparence.

Au Moyen-Age, époque cruelle aux femmes s'il en fut, émerge pourtant la personnalité marquante de quelques-unes. Mais ce sont toutes des « grandes dames » : Louise Labbé, Catherine de Pisan, etc. Petit à petit, au fil des siècles, des révoltes paysannes et des premières manufactures, elles s'imposent, se montrent. Mais c'est la Révolution française qui nous apporte l'une des premières marches de femmes, c'est elle qui les voit s'organiser en comités, commencer à réfléchir collectivement sur leur féminité. Au XIX^e siècle, le mouvement se poursuit : 1848, les saint-simoniens, la Commune. Au XX^e siècle, elles luttent pour le droit de vote et commencent la lutte pour l'avortement et la contraception, qui trouvera son apogée vers les années 1970.

Muées par un énorme besoin de vie et par instinct de conservation, les femmes ont tenté de se dégager du carcan que leur avaient passé les hommes au nom de la société. Ces trouble-fête ont voulu envers et contre tous, effacer l'image de la femme-potiche et boniche dont l'homme se régale depuis des siècles.

Face aux railleries et aux insultes, elles ont voulu bousculer les idées, pas les hommes : mais la guerre était déclarée contre ceux ou celles qui se racrocheraient à

ce mythe de la femme faible, passive et inférieure au mâle superbe. La pilule fut amère à avaler, mais il fallut bien se rendre à l'évidence et faire preuve d'honnêteté intellectuelle : elles avaient raison. Cette lutte est si légitime qu'il devient de plus en plus difficile au cours de la discussion de justifier sa position de phalocrates sans se sentir mal à l'aise dans sa peau d'homme. Cependant, ne nous leurrions pas, les positions intellectuelles de ceux qui ont réussi à faire cette avancée, ne se traduisent pas toujours dans leur vie quotidienne.

Face aux troubles qu'elles ont mis dans les esprits, et pour éviter une récupération de leur lutte par les partis politiques ou une simple réforme de leur condition, il aurait fallu qu'elles définissent idéologiquement :

— contre qui luttent-elles ? Est-ce contre le système capitaliste et patriarcal ou contre les hommes ?

— quel type de société réalisant entièrement leur émancipation proposent-elles ?

— comment comptent-elles y arriver ?

Où en sont les femmes ? Nous allons ébaucher une réponse à travers des interviews et des témoignages de femmes de différents milieux.

Ce dossier ne prétend pas être une synthèse du problème féminin, il pose cependant un certain nombre de questions sur la condition féminine actuelle.

Commission Femme de la Fédération anarchiste

L'exploitation honteuse des femmes en usine

S'il fallait croire tout ce que raconte la presse dite « libre » ; ce qu'on entend à la radio et ce qu'on voit à la « télé » sur le travail des femmes en usine... ; je pense que je rentrerais mon stylo en me disant que tout va bien dans l'ensemble pour celles qui ont la chance de travailler, et qu'il n'y a plus qu'à attendre que la crise économique se termine... que cela ne saurait tarder, et qu'alors il y aura du travail pour tout le monde, et que tout ira très bien dans notre France démocratique...!!! Le riot est très à la mode, je n'invente rien.

Hélas, ce n'est pas du tout mon avis, quand on sait ce qui se passe dans les grandes « boîtes » de la région parisienne où travaillent des milliers d'ouvrières, qui sont, on ne peut plus, exploitées.

C'est surtout dans le domaine de l'électronique où l'on emploie énormément de main-d'œuvre féminine, que l'exploitation de ces dernières, est devenue (le mot n'est pas trop fort) inhumaine...

Tout n'est que trompe-l'œil dans ces entreprises ; un visiteur parcourant les ateliers de montage, ne voit que des ouvrières en blouses blanches, assises côte à côte, devant des petites machines plus ou moins sophistiquées, si absorbées par leur travail, qu'elles ne relèvent même pas la tête quand il passe près d'elles... ? Bien sûr il ignore... (car on ne lui a pas dit) qu'elles n'ont guère le temps de regarder ce qui se passe autour d'elles...!!! et oui, il faut coûte que coûte tenir la « cadence » toute la journée pour arriver à gagner sa croûte... sous peine de perdre son emploi si on ne peut pas suivre la chaîne...

Pour éviter d'en arriver là, beaucoup de ces malheureuses, au lieu d'aller à la cantine à midi comme les autres, se contentent sur place d'un léger casse-croûte qu'elles engloutissent en 1/4 d'heure ; puis se remettent tout de suite au boulot, afin que la chaîne soit approvisionnée jusqu'au soir et que la cadence soit assurée.

Ainsi ces ouvrières, moins vives, moins expérimentées que leurs camarades, travailleront trois à quatre heures de plus par semaine pour rien, pour le seul bénéfice de leurs patrons...!!! Le pire, c'est que ceux-ci le savent, mais ferment les yeux là-dessus ; ils ne veulent rien savoir, une seule chose compte pour eux... la production, les temps ont été honorés, c'est tout.

Du reste, les agents « techniques » et le contremaître chargés de surveiller le travail sont payés pour ça ; ils se conduisent neuf fois sur dix comme des salauds vis-à-vis des ouvrières.

En ce qui concerne les petites « boîtes », on peut dire que c'est encore pire ; ici, c'est la prime au rendement qui entre en jeu, et c'est intolérable de voir comment sont traitées les femmes dans ces maisons qui paraissent au premier abord plus accueillantes que les grosses firmes.

Je vous parlerai seulement d'une petite entreprise de la banlieue ouest de Paris, spécialisée dans la fabrication de tubes électroniques, dans laquelle je travaille.

Tout d'abord, le patron exige de ses employés qu'ils pointent cinq minutes avant l'heure, car il veut qu'à 8 heures tapantes, tout le monde soit à sa place et commence à produire...!!!



Pour ce faire, il alloue une prime de 200 F. par mois aux ouvrières n'ayant eu aucun retard pendant ce temps ; par contre si vous avez le malheur d'arriver une seule fois à 8 heures tapantes... la prime saute !

Autant vous dire que sur la trentaine d'ouvrières employées à la fabrication des lampes, cinq ou six seulement arrivent à la toucher cette fameuse prime d'assiduité. Vous comprendrez en effet que celles qui habitent loin et utilisent le métro et le bus pour se rendre à l'usine, n'ont aucune chance de la toucher.

Mais ce n'est pas tout, la fabrication des pièces détachées et le montage des tubes électroniques sont soumis également à la prime.

La presque totalité des ouvrières étant payées au « smic »... et désirant gagner un peu plus, sont alors tenues de produire une quantité de pièces et de lampes supérieure au taux fixé par le chronomètreur.

Et là, encore une fois, c'est la course, une sorte de compétition entre les ouvrières, où le véritable vainqueur sera le patron.

Quelques-unes arriveront, sans décoller de leur machine toute la journée, après avoir travaillé comme des dingues, à se faire 150 à 200 F. de prime dans le mois ; les autres arriveront péniblement à faire leurs 100 balles... par contre le patron aura obtenu un joli bénéfice sur le dos de ses ouvrières.

(suite page 6)

Les femmes de 50 ans... espoir...

Madeleine, 46 ans :

Certainement, être une femme a influencé ma destinée ; je n'ai pas eu la même liberté dans ma jeunesse, surtout à cette époque. Je suis moins sortie, j'ai eu moins de rencontres, j'ai fait moins de voyages qu'un homme du même âge et du même milieu. Peut-être mon métier aurait-il été différent ? Mais je ne crois pas penser d'une autre façon.

Il y a une grande évolution des femmes depuis 30 ans. D'abord dans leur jeunesse comme je viens de le dire, la plus longue scolarité, la majorité à 18 ans, les métiers réservés autrefois aux hommes.

Maintenant une jeune fille peut habiter seule sans être trop remarquée, sans faire trop de scandale si elle n'est pas mariée à 30 ans. Si elle est mariée, elle peut avoir son compte en banque, régler ses propres affaires, voter, élever ses enfants d'une autre façon. Au lieu de l'autorité paternelle, il y a l'autorité parentale. La contraception lui permet d'éviter l'avortement, d'avoir des enfants si elle le désire. Le confort ménager lui épargne des efforts et lui donne du temps pour les loisirs.

Les hommes ne font pas assez confiance aux femmes. On entend souvent dire « c'est bien pour une femme ».

Je m'estime heureuse, surtout parce que je me crois équilibrée. Je me sens forte et prête à faire face à bien des obstacles. En me forgeant une vie intérieure riche, je ne connais pas l'ennui, ni la panique. Je vois grandir mes enfants. Ils sont tous quatre intelligents et bien constitués, je les sens près de moi : voilà mon bonheur.

(suite page 6)

DOSSIER FEMME

LES FEMMES
DE 50 ANS...
ESPOIR...

(suite de la page 5)

Huguette, 56 ans :

Est-ce que tu as l'impression d'avoir décidé ta vie ?

Non, tout était tracé d'avance : la fille était faite pour se marier, avoir des enfants, s'occuper d'eux et de son mari, comme sa mère, comme sa grand-mère. L'homme faisait « bouillir la marmite ». J'ai quand même choisi mon mari ; quant aux enfants, ça m'est tombé dessus ; je n'avais aucune notion de contraception et d'abord, on en parlait pas. Même avec de petits moyens, ma mère et ma grand-mère sont restées à la maison. Moi, j'ai dû travailler en plus.

Qu'est-ce qui t'a empêché de choisir ?

Je ne me suis pas posé de questions : c'était comme ça. Il n'était pas question de suivre une autre voie car autrement j'étais montrée du doigt ; les filles libres comme celles de maintenant, elles se cachaient.

Tu n'as jamais eu envie de te révolter, si tu trouvais que c'était injuste ?

Je n'ai jamais trouvé cela injuste ; je n'imaginai pas ce que pouvait être la vie en commun pendant 30 ans, et de jouer la boniche. Pour moi, c'était normal.

Est-ce que si tu avais eu le choix, tu aurais fait autre chose ?

Maintenant je peux dire que si j'avais su, je ne me serais pas mariée et j'aurais eu les enfants que je voulais quand je voulais. De toute façon, j'aurais eu un enfant, mais je n'aurais pas sacrifié ma vie à la famille. Pour moi, ne pas avoir d'argent, c'est sans importance et j'aurais pu choisir un métier qui me plaisait, même si ça ne rapportait pas, mais mon mari n'avait qu'une idée : la réussite sociale. Alors on est parti de rien et maintenant on est à l'aise, mais j'ai encore des rêves et c'est trop tard.

Est-ce que la femme se réalise vraiment dans la famille telle qu'elle existe ?

Ça a du bon la famille, mais ce n'est pas normal que je fasse tout à la maison sans pouvoir m'épanouir à l'extérieur et encore mon mari m'aide dans les tâches ménagères, mais finalement je n'ai pas le temps de faire autre chose que de m'occuper d'eux. Je ne sais pas comment dire : la famille, je la voudrais autrement, moins étouffante. D'ailleurs, quand j'en parle avec mon mari, on se rejoint finalement, on serait bien resté célibataire, tous les deux, mais voilà à l'époque fallait pas y penser. **Est-ce qu'un changement est souhaitable dans la condition féminine et dans la tête des hommes ?**

Ça a déjà pas mal bougé. Mais c'est normal que les femmes cherchent l'égalité car elles sont aussi capables que les hommes. Il n'y a pas de raison que ce soit les femmes qui s'occupent de tout à la maison, pendant que le mari est sorti ou regarde la télé. Mais pour faire changer mon mari maintenant, c'est très difficile. Il a été éduqué en garçon, c'est-à-dire à ne rien faire chez lui et puis moi, j'ai continué à tout prendre en charge parce que j'ai aussi été éduquée comme ça. Depuis quelques temps, j'en ai marre et pourtant il fait des efforts pour m'aider.

Que dirais-tu à une fille de 20 ans pour son avenir ?

Ne te marie, vis librement, fais ce que tu as envie de faire. Profite de ta jeunesse et ne te trompe pas dans le choix de ton compagnon.

Moi je n'ai connu qu'un seul homme, je ne peux pas dire que je me sois réalisée en amour, pour moi, c'est seulement le devoir conjugal. Faut dire que quand j'étais jeune, c'était le sujet tabou. Avec mon mari, on en a presque jamais discuté et il ne m'a pas aidée dans la recherche du plaisir.

Infirmière
d'un hôpital
semi-public**Est-ce que vous êtes toutes obligées de travailler la nuit ?**

Non, ce sont seulement celles qui veulent qui travaillent la nuit, il n'y a pas de tours de garde. La nuit, c'est mieux payé, mais c'est plus dur. On gagne 400 F. de plus que celles qui travaillent de jour, mais pour le reste c'est pareil (mêmes vacances, récupération des jours fériés, treizième mois). Les conditions de travail ont été améliorées depuis qu'on a refait les locaux. [un homme passe et demande ce qu'on fait, elle ne le connaît pas].

On prend peu de décisions, on nous change de service sans nous demander notre avis. Les rapports avec les médecins sont ceux du maître avec son esclave. Heureusement qu'il existe une collaboration quand on est autour du malade. Les rapports avec les malades sont assez bons. C'est un travail de relations humaines où on a besoin d'être un peu psychologue. C'est un métier dur qui demande beaucoup de disponibilité, mais cela paie bien... De toute façon, je ne le ferai pas tout le temps, surtout la nuit, j'arrêterai quand j'aurai des enfants.

Quelle différence y a-t-il dans les hôpitaux publics ?

C'est l'usine, la surveillante est une vraie militaire. **Connais-tu les mouvements de femmes ?**

Oui, j'en ai entendu parler, mais je ne suis pas curieuse de les connaître. Je ne me sens pas concernée, vous savez, je ne fais pas de politique.

Infirmières
hôpital
Vaugirard**Pourquoi travaillez-vous la nuit ?**

X - Moi je suis obligée, il n'y a pas assez de personnel, ils préfèrent embaucher des infirmières que d'embaucher des personnes fixes.

Le travail est-il intéressant ?

X - Non, on ne connaît pas les malades.

Y - Et puis les horaires sont trop durs et même physiquement c'est dur. C'est ma première journée après un an d'indisponibilité, il n'y avait que du travail de nuit, alors j'ai été obligée d'accepter. Maintenant que je suis mariée, j'ai une double journée de travail, comme toutes les femmes qui travaillent, de toute façon, c'est comme ça.

Z - Ce métier demande beaucoup de dévouement ; il faut mettre en confiance les malades. Quelquefois, on s'attache aux malades.

Avez-vous les moyens de faire grève ?

X - Non, ici ce n'est pas possible de faire grève, il faut refuser d'inscrire les malades, ou des actions purement administratives, mais on ne peut pas refuser de les soigner. Je ne suis pas syndiquée, mais le syndicat est assez combattif quand il y a des problèmes.

Y - Oh, on a des avantages : on a une prime de contagion dérisoire, et si on est malade, la prime saute.

Avez-vous des problèmes avec les médecins ?

X - Pas spécialement, les problèmes sont les mêmes qu'avec tous les supérieurs hiérarchiques.

Interview
d'un
mec
parmi
tant
d'autres**As-tu entendu parler des mouvements de femmes et qu'en penses-tu ?**

Oui, j'en ai entendu parlé, mais je ne connais pas de filles qui en fassent partie. Ce sont des intellectuelles qui veulent ressembler aux hommes. Si elles veulent l'égalité, moi je suis d'accord, elles peuvent draguer dans la rue, si elles veulent. Tu penses que la libération des femmes est uniquement sexuelle ?

De quoi ont-elles besoin, puisqu'elles peuvent avoir le même salaire que les hommes (je connais des femmes P.D.G.), elles ne sont pas obligées de se marier, elles peuvent même être ministre, elles ont la pilule, les filles-mères ne sont plus montrées du doigt.

Au niveau sexuel, c'est sûr que la plupart des femmes sont passives, et attendent l'initiative du mec, donc elles ont besoin de se libérer de ce côté-là.

Que penses-tu des procès de violeurs ?

Moi, je suis d'accord avec elles, c'est normal que des salauds pareils fassent de la taule, seulement, il faut voir, les filles sont parfois provocantes, quand on est un homme...

Que penses-tu du mariage et du couple ?

Je vis avec une fille depuis trois ans, parce qu'on voulait savoir si on pouvait s'entendre avant de se marier. On s'entend bien. Je l'aide dans les travaux ménagers.

Quelle est ta part de travail chez toi ?

Je fais la vaisselle de temps en temps, même les courses, un peu de ménage, mais je n'aime pas la lessive, le repassage, le raccommodage, coudre les boutons, etc..., cela me barbe, je la fais pour lui faire plaisir, mais c'est normalement le travail des femmes.

Est-ce que ta femme est contente de votre vie de couple et de sa condition de femme ?

Oh oui, elle est heureuse. De temps en temps, quand elle est énervée, elle me dit qu'elle n'est pas ma boniche et qu'elle en a marre, (mais ça doit être ses copines au boulot qui lui montent la tête).

L'exploitation honteuse
des femmes en usine

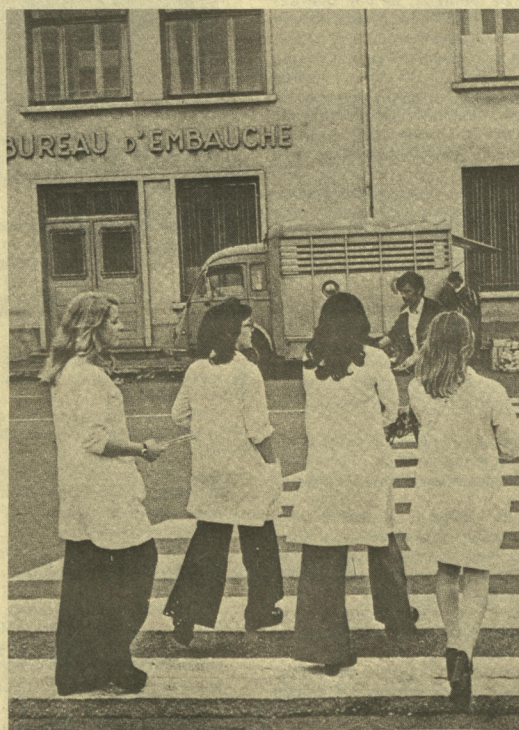
(suite de la page 5)

Je dois dire également que dans cette boîte, le patron ne tolère aucun syndicat ; les quelques hommes travaillant là-dedans, bien payés assurément, ferment leur gueule et se moquent pas mal de ce que peuvent gagner les ouvrières... c'est lamentable.

Alors dans ces conditions, comment les femmes peuvent-elles se défendre, exiger un meilleur salaire en travaillant moins dur qu'elles ne le font... ? C'est matériellement impossible, quand on sait que la moitié d'entre elles sont des émigrées d'Algérie, des Antilles françaises et du Vietnam, parlant à peine le français ; ce qui les rend encore plus vulnérables que les françaises à l'exploitation patronale.

Ceci, en somme, n'est qu'un aperçu de ce qu'est réellement l'exploitation honteuse des femmes dans de nombreuses entreprises... au pays des droits de l'homme..., et soi-disant de la femme...!!!

Ce n'est hélas pas demain que cela va s'arrêter ; car avec la concurrence que se livrent les puissances industrielles pour vendre le moins cher possible sur le marché mondial, l'exploitation de la main-d'œuvre féminine n'est pas prête de prendre fin.



DOSSIER FEMME

La génération suivante : illusions perdues ?

Nous avons rencontré des institutrices dans différentes écoles...

Mme C. (30 ans), institutrice dans une école maternelle :

Elle nous parle de la grève de son mari et nous dit :

- ces jours-ci, il rentre tard, il a souvent besoin aussi d'aller à la mairie pour des réunions.

Et toi ?

- Moi, je ne peux pas bien suivre tout cela car je dois m'occuper du gosse. Il faut que je le reprenne à 5 heures après la nourrice. Il faut bien quelqu'un pour s'occuper du gosse.

Ton mari ne t'aide pas ?

- Il voudrait bien, mais il n'a pas le temps.

Une autre institutrice dans une école maternelle, 26-27 ans, lorsque l'on parlait ensemble de la vie des femmes nous a dit :

- lorsque je me suis mariée, les premiers temps, je sentais un malaise, je rentrais, j'avais mes préparations et tout le travail à faire à la maison pendant que lui ne bougeait pas et regardait la télé. J'ai pensé que cela mettait de mauvaises relations entre nous. Je lui ai dit. Maintenant, il m'aide souvent à la vaisselle et au ménage.

Mais elle nous a bien dit que c'était bien elle qui levait le gosse le matin, s'en occupait après le travail. Apparemment, elle se sent toujours plus responsable que lui de la gosse et de la tenue de la maison.

Une autre institutrice mariée à un instituteur (35-36 ans) :

- actuellement, les jeunes femmes se laissent moins faire que notre génération, même s'il y a encore des problèmes.

A propos du partage des tâches à la maison :

- je ne tolérerais pas que mon mari reste sans rien faire quand je travaille. Il m'aide beaucoup à la maison.

De même, cette femme se sent responsable de la tenue de la maison. Le mari n'intervient que pour aider, pour soulager le travail de sa femme... Elle aime mener une vie libre par rapport à son mari et aime rencontrer des amis et des amies, sortir sans lui. Elle tient à sauvegarder une vie propre, ce qui choque la moyenne des institutrices et institutrices qui ne sortent jamais seuls et tiennent à leur réputation.

Un grand nombre d'institutrices sont mariées à des cadres et leur salaire n'est souvent qu'un salaire d'appoint pour le ménage. C'est pourquoi la profession est occupée en majeure partie par des femmes, ce contre quoi lutte le S.N.I.. Le travail à mi-temps, les congés de maternité sont donc assez nombreux.

Beaucoup de ces femmes pensent que leur travail n'est pas aussi important que celui du mari : il leur permet simplement de vivre plus largement et d'élever leurs



enfants dans de « bonnes conditions ». Beaucoup de ces femmes sont très attachées à leur famille et frères de leur mari. Pour le mari d'ailleurs, avoir une femme un peu active, « intelligente » et « cultivée » est plus intéressant qu'avoir une potiche décorative comme dans des couches sociales plus élevées. D'autant plus que leur femme reste tout de même de bonnes gardiennes de foyer.

Certaines d'entre elles ne supporteraient pas de rester au foyer : une de ces institutrices a eu une grippe pendant quelques jours et s'ennuyait « à mourir » chez elle.

D'un côté le travail permet de sortir, de ne pas finir en dépression, de l'autre il aide à mieux supporter la maison et le travail que cela demande.

Mais lorsque l'équilibre précaire du couple est rompu, que deviennent-elles ?

Evelyne Le Garrec : Un lit à soi :

« A l'humiliation d'être quittée, jetée au rebut comme un objet usagé ou qui a cessé de plaire, se mêle celle d'avoir été trompée, souvent depuis longtemps, de ne s'être doutée de rien, d'avoir vécu pendant des années auprès d'un inconnu, dont on croyait partager la vie puis qu'on partageait son lit et son nom, et qui vivait en réalité ailleurs. Marché de dupes. Mais ne se doutait-elle vraiment de rien ? Tout au fond, elle savait mais elle refusait de laisser cette connaissance monter à la surface de sa conscience parce que l'ignorance était plus confortable, parce que c'était le prix à payer pour garder intact le couple, l'apparence du couple. Et brusquement, ce n'était plus possible. On ne peut plus faire comme si, se retrancher derrière l'ignorance. Avec le présent s'effondre aussi tout le passé qui se révèle comme une illusion, et c'est soi-même qui est détruit puisque cette femme heureuse dans un couple uni n'était qu'une image, un trompe-l'œil. Une « épouse bafouée ». Mais coupable. Car si l'homme a quitté cette femme c'est qu'elle a mal joué son rôle. Elle n'a pas su le garder, le retenir. Pas assez belle, pas assez experte en amour ou en cuisine, trop indépendante ou trop dépendante, de quelque façon que ce soit, elle a failli, elle n'a pas su trouver le ton juste.

Mais tout n'est peut-être pas perdu et le rachat est encore possible. Il est parti, certes, mais si elle parvient à se montrer telle qu'il le désire, si elle sait lui prouver à quel point elle l'aime, peut-être reviendra-t-il. Et tout recommencera comme avant. Ah ! pouvoir retrouver l'ignorance béni des premiers temps ! »

Equilibre factice du couple ou solitude désespérée, n'y a-t-il pas d'autres horizons ? Elisabeth raconte :

« C'est bien difficile de répondre à vos questions. Je suis tellement peu sûre que je vous dirais les mêmes choses demain, que je vous aurais dit les mêmes choses hier. Tiens, c'est peut-être ça, d'abord, pour moi, mon sentiment d'être femme : mon incertitude. C'est parce que les hommes

sont sûrs d'eux-mêmes. Ou plutôt, et je ne le pense que depuis un an ou deux, ils sont, les pauvres, obligés de feindre la certitude. Et ils ne le savent pas toujours qu'ils sont enfermés dans la feinte. Nous, maintenant, nous n'avons plus à feindre sans le savoir. Nous pouvons jouer de la feinte, l'utiliser pour avoir un peu de ce pouvoir que notre société nous refuse. Mais je ne crois pas qu'aujourd'hui nous soyons essentiellement plus privées de pouvoir qu'eux. Seulement, eux, ils n'ont pas le moyen de s'en sortir, pris dans un jeu qu'ils ont peut-être fait, certes, mais qui les aliène autant que nous. Comment pourrait-on être libre d'opprimer des gens qui ne sont pas libres ? Je nous crois, nous les femmes qui ont dit NON un jour, plus libres malgré les difficultés. Car, il a fallu dire non, dire non aux mythes, dire non aux images de soumission, dire non à la culpabilité. Et ce non, il ne faut pas croire qu'on ait à le prononcer qu'une fois. On se remet si vite à dire oui... Parce que ce non c'est un oui à soi tout entière, sans rien biffer et qu'on nous a toujours appris, à l'école ou dans la famille ou au travail, à renier quelque chose de soi. Alors pour moi vivre seule ça a été de dire que oui, je pouvais m'en tirer toute seule pour le quotidien, pour les enfants, pour le boulot. Etonnante solitude que tout les autres, peureusement accotés aux autres, n'osent regarder. Et cette solitude fait peur aux autres qui ne l'ont pas. Et cette solitude nous fait reconnaître, craindre, nous donne du pouvoir. Les autres savent que vous n'avez pas besoin d'eux et que si vous les voyez, si vous leur parlez, si vous faites quelques chose avec eux, c'est parce que vous l'avez décidé. Je n'ai jamais rejoint de groupe de femmes - non que je les critique, au contraire, j'admire beaucoup ces femmes qui, ensemble, arrivent à se faire entendre - mais ce n'est pas mon fonctionnement à moi. D'autres femmes m'ont aidée, mais individuellement, dans des trajets, plus ou moins longs, avec moi... ou de moi avec elles. Mais j'ai aussi rencontré des hommes qui m'ont aidé sur ce chemin. Parce que certains hommes ont compris aussi que le problème était de conquérir le pouvoir de ses actes. Mais je voudrais aussi dire que si je crois tant à la solitude c'est parce que pour moi tout se détache sur fond d'incompréhension, ou du moins de communication de chacun. Avant, je croyais aux vertus de l'explication. Plus maintenant, puisqu'on n'en a jamais fini d'expliquer. Il faut parvenir à ne plus avoir besoin de ces explications-justifications reposant sur la culpabilité.

Alors là-dessus, le divorce n'est qu'un épiphénomène. Le divorce pose des tas de problèmes matériels, même pour une femme qui, déjà mariée, travaillait. Et ces problèmes durent des années : les institutions sociales n'aiment pas les divorcés, la vie quotidienne n'est vraiment pas faite pour des femmes seules. Paris pire qu'ailleurs peut-être, à cause de la fatigue, des trajets, des difficultés de communication. Mais si

divorce signifie vivre seule, alors ça m'a considérablement simplifié la vie : j'ai eu un temps qui n'était plus à gérer qu'en me consultant moi-même. Parfois ça m'a affolée encore. Pourquoi choisir telle chose plutôt que telle autre ? Qui peut m'aider à me dire si j'ai tort ou raison ? Le jour où j'arrive à admettre que je suis seule juge, ça va. Mais c'est fatigant et j'envisage souvent encore les femmes faibles, celles qui peuvent se permettre de déprimer, de s'appuyer, de se laisser mater. A cet égard, je crois que le divorce m'a donné une relation tout à fait formidable avec ma mère. C'était à la fois la rupture définitive (au sens où mon mari avait très certainement repris le rôle protecteur de ma mère) et la découverte d'une amitié et d'une tendresse égalitaire. C'est ma mère qui est venue vers moi : je réalisais, ce qu'elle n'avait jamais osé faire. Ma belle-mère aussi s'est rapprochée de moi : mon divorce était aussi son divorce, son fils (mon mari) étant totalement identifié à son mari.

Par rapport à mes gosses, ça été très difficile. Je crois que le mythe de l'instinct maternel est le plus fort. J'ai mis des années à les considérer comme ayant leur autonomie et donc à ne plus culpabiliser de les laisser, de faire ce qui me concernait au lieu de ne vivre que pour eux. Une femme divorcée qui vit sans ses enfants, c'est beaucoup plus difficile parce qu'on ne peut se replier sur une famille. C'est la solitude triste d'abord, le non-sens de la vie. C'est fou ce que c'est commode que d'avoir des gosses près de soi On a qu'à se laisser porter par les exigences quotidiennes. Une femme divorcée parce que son mari la quitte, c'est une femme de savoir. Moi je suis partie, seule, et j'ai laissé mes enfants à mon mari. Je me suis obligée à me réunir pour que mes gosses, plus tard, comprennent que j'avais fait quelque chose pour eux, en leur donnant la possibilité de se réunir eux. L'ennui, c'est que je ne sais pas ce que ça veut dire se réunir. Chacune, chacun a sa manière. Je ne peux pas dire que j'ai d'abord choisi, clairement. On choisit toujours après coup, c'est bien vrai. Mais on apprend peu à peu à se connaître, à savoir ce qu'on supporte et ce qui fait mal. Surtout, on sait qu'on peut s'en sortir seule, on connaît les trucs qui marchent et cauterisent les plaies : du déménagement à la babiole qu'on s'achète en passant par la valse des amants-objets et des amants-passions. Dans les relations avec les hommes, le fait d'être divorcée, ou plutôt de vivre seule, change évidemment tout. Je crois que vivre avec quelqu'un et se dire qu'on est libre est une illusion. Le quotidien tisse des liens-habitudes qui empêchent en fin de compte des relations profondes ailleurs. Il y a sans doute là un problème de temps et d'espace. Et puis, je crois que la vie quotidienne nie toute relation, si merveilleuse soit-elle. Quand on vit seule, on vit très plus intensément les relations avec les hommes qui nous plaisent. Et puis cela permet de vivre des relations diversifiées, de ne pas croire qu'un seul homme peut satisfaire tous les aspects du désir, de l'amour, de la tendresse que l'on recherche. Mais le piège de la vie commune est toujours tendu et on a bien du mal à y échapper.

Je crois qu'au bout de quelques années, ce qui est mon cas, c'est plus facile parce que la vie quotidienne avec un autre apparaît absurde extrêmement vite. La multiplicité de soi ne peut se développer à côté d'un autre qui nous enferme toujours dans une certaine unité. Alors, physiquement, le désir s'arrête. C'est formidable comme le corps est plus malin que la jugeotte. Je me fie à mon corps, et je ne me trompe pas. Le problème est de ne pas oublier de l'écouter. J'ai pu ça est trop vite dit parce que je ne crois pas au « corps » et à la « raison ». C'est plutôt de l'influence des mythes qu'il s'agit, et le corps n'y échappe peut-être pas tant...

Enfin, disons qu'en gros je n'ai jamais regretté d'avoir abandonné la vie familiale. C'est dur, c'est parfois à désespérer de vivre, mais c'est la plupart du temps tellement mieux qu'autrement!

DOSSIER FEMME

Si, il y a une douzaine d'années, le féminisme était le fait d'une minorité très radicalisée, on remarque maintenant que les diverses branches de l'éventail politique en ont repris des éléments dans leur programme, et, si la situation est plus ambiguë pour les comportements individuels, le discours de chacun y fait désormais souvent référence. Que devons-nous en penser ? Pour essayer de mieux cerner le problème, examinons l'évolution de la situation des femmes depuis la dernière guerre.

On a vu alors les femmes dans la résistance, dans les usines et dans les champs. Après cela, certaines ont pris conscience de leurs capacités et ont refusé de reprendre leur ancien rôle de servantes. A partir de cette situation, ces femmes désireuses de lutter ont vu leur choix se scinder selon deux directions différentes. Certaines ont pris la voie institutionnelle, celle de l'entrée dans les partis, les syndicats, les ministères, l'armée...

D'autres ont préféré une voie de contestation plus radicale : les groupes de femmes, M.L.-A.C., etc..., bien entendu, ces deux voies n'étant pas sans interférer et sans s'interpénétrer. On trouvera des femmes luttant sur les deux fronts, et l'on a assisté également à des grèves de femmes très dures et revendicatives.

Lors des événements de mai 68, on a vu l'explosion de la lutte des femmes, qui a été reprise alors de façon très importante par tout le mouvement, dont elle a même constitué l'un des axes de lutte et de remise en cause.

Face à cet élargissement, l'ordre établi et donc l'Autorité avec un grand A, ont réagi par une intégration et une récupération de cette lutte, afin d'en éliminer la menace importante qu'elle contenait. Par exemple, le Pouvoir a créé un fantôme, le secrétariat à la condition féminine, essayant ainsi d'intégrer la lutte des femmes à ses structures, et d'étouffer les revendications les plus gênantes.

Sur un plan plus individuel, beaucoup d'hommes ont intégré le « féminisme » à leur discours, faisant ainsi peau neuve à peu de frais, et gardant intacte leur position dominante. On peut pourtant douter que la condition masculine soit si avantageuse que beaucoup d'hommes semblent le croire, basée comme elle l'est sur une incessante compétition des qualités « viriles », sur l'interdit de toute sensibilité, de toute relation égalitaire et enrichissante avec des femmes, sur la nécessité de nier vigoureusement les pulsions homosexuelles, sous peine de déchoir au rang de « femelle ». ... Peu de changements donc, dans « l'éternel masculin » et peu d'hommes ont vraiment compris que leur intérêt passait aussi par la remise en cause de leur propre rôle.

Par ailleurs, on a pu constater que parmi les carottes agitées par les partis politiques à l'électorat, figuraient maintenant des carottes de « féminisme », cette récupération étant désormais indispensable à qui briguent les

délices du pouvoir.

Pour les marxistes, la lutte des classes étant l'unique moteur de l'histoire, on a simplifié le problème en intégrant de force la lutte des femmes à la lutte des classes. De cette manière, on escamote toute la réalité du quotidien en déclarant que lorsque le prolétariat (entendre le parti) aura pris le pouvoir, les problèmes disparaîtront d'eux-mêmes. En attendant cette révolution salvatrice, résignez-vous, mais qu'il ne soit surtout pas question de solidarité entre les femmes de conditions sociales différentes, car « vous ferez le jeu du capitalisme et serez contre-révolutionnaires ».

Pour la petite-bourgeoisie libérale, au contraire, la lutte des femmes n'a - surtout ! - aucun rapport avec la lutte des classes, les femmes ne représentent pas une classe définie, mais un sexe présent dans toutes les strates de la société. La lutte des femmes n'est alors évidemment pas porteuse de révolutions, mais de réformes à accomplir dans le cadre légal du système. On revalorisera donc la condition féminine de la même façon que l'on a revalorisé la condition du travailleur manuel. On trouvera ainsi une ministre, soucieuse de permettre à certaines femmes d'être cadres de l'armée, philosophes ou écrivains. On pourra dire alors que si les choses sont ce qu'elles sont, c'est de la faute des idées, et non pas du système !

Ainsi, pour les uns c'est le système et pas les hommes, qui est responsable, ceux-ci (et c'est vrai aussi pour les femmes) n'étant que le produit de la société, tandis que pour les autres, c'est de la faute aux idées et pas au système, qui ne demanderait qu'à voir établir l'égalité entre hommes et femmes ; les deux n'étant d'accord que sur la nécessité de placer les meilleurs (c'est-à-dire, bien sûr, eux-mêmes) au pouvoir, afin de tout arranger.

Nous, anarchistes, posons le problème d'une autre manière. Au déterminisme rigoureux, nous opposons la liberté de l'individu. Nous ne nions pas que la société, par ses structures autoritaires et ses fondements tels que la famille ou l'école, conditionne l'enfant et le détermine par rapport à son sexe, son milieu social, sa culture, son climat, ses traditions, etc..., mais nous déclarons que la société est elle-même façonnée par nous qui la composons et que par nos révoltes, nous avons prise sur son cours. Mais si nous sortons de ce cercle, qui en liant

l'individu à la société et réciproquement semble bloquer toute issue, nous constatons que la société dans son ensemble est composée d'un ensemble d'éléments mouvants, que ce soit les femmes, les hommes, les classes sociales, etc... ; et ce jusqu'à chaque individu en particulier, chacun étant composé de son caractère, sa sensibilité, son éducation, etc...

Le mouvement des femmes ne saurait se réduire à une opposition entre révolutionnaires et réformistes, pas plus d'ailleurs que le mouvement ouvrier ; et c'est la variété de celles qui le composent qui empêche l'étiquetage du mouvement.

Si la lutte des femmes n'est, pas plus que la lutte des classes, un moteur de l'histoire, elle n'en est pas moins un facteur aussi important pour transformer l'individu. Il n'y a pas de hiérarchie de valeur des luttes, pas plus qu'il ne saurait être question de nier leur interconnexion. Toutes les luttes minoritaires ou majoritaires, ont ceci de commun qu'elles combattent une oppression et un pouvoir par leur particularité propre, le Pouvoir n'étant constitué que de ces différentes oppressions. Un homme ne peut pas dire qu'il lutte contre le Pouvoir s'il ne lutte pas aussi pour la libération de la femme, car son oppression et sa dépendance sont aussi constituées de cette oppression. Ainsi, tout être humain qui lutte pour sa libération doit recevoir ma solidarité pleine et entière, car c'est de toute cette incompréhension entre nos oppressions spécifiques et communes qu'est constituée toute société autoritaire.

La difficulté ne doit pas être niée, car dans notre vie il y a des quantités d'oppressés-oppressés. La société n'est même pratiquement constituée que de cela, car de l'homme sur la femme, des adultes sur les enfants, des « normaux » sur les « anormaux », des forts sur les faibles, des intellectuels sur les manuels, des beaux-parleurs sur les timides, de la foule sur le solitaire, les exemples ne manquent pas !

Quelquefois même, il y a un cumul, une fois opprimé, trois fois oppresseurs, alors lorsque les femmes parlent libération au quotidien et que vous, messieurs, vous prenez quelques claques désagréables, solidarité quand même ; car la liberté de chacun dépend de sa compréhension pour la liberté des autres, et votre liberté, notre liberté ne seront que la somme de nos révoltes et la fin de toute oppression.

Ohé, militant !

DANS ce dossier, si on parle beaucoup des femmes dans le travail, du problème des divorcées, des différences entre les femmes selon les âges, si l'on parle de tas de choses, on ne dit pas un mot par contre de celles-ci dans les organisations politiques.

Lacune que nous nous empressons de combler. Etre femme dans une organisation. Est-ce contradictoire ? Y a-t-il réellement moyen d'y être reconnue et de pouvoir y travailler ?

Se poser la question implique immédiatement qu'un problème existe. Et pourtant, peu à peu, et à tous les échelons des appareils politiques, elles militent, font parler d'elles, deviennent mairies ou ministres. Tous les partis d'ailleurs promotionnent quelques femmes triées sur le volet au sommet de leurs instances dirigeantes, récupérant les idées des féministes pour mieux recueillir le vote des femmes. Mais pour une Française



Gaspard, combien de militantes de base qui n'osent s'exprimer, qui tapent à la machine les comptes rendus de réunions où elles n'ont rien dit, rien décidé ?

A cela, rien d'extraordinaire. Ces tâches que les femmes assument, que souvent même elles réclament, sont celles qui leur sont traditionnellement dévolues. C'est tout naturellement qu'elles les accomplissent, ne s'étonnant guère de se retrouver à la garderie d'enfant ou à la buvette pendant les fêtes militantes. Ce constat concerne toutes les formations politiques.

Quant à nous, femmes anarchistes, pourtant peu nombreuses, que pouvons-nous apporter de différent ?

Chez nous aussi, des femmes se sentent à l'aise dans un rôle ancestral de servante et des militants en profitent. Chez nous aussi, certains hommes militent pendant que leurs femmes les attendent à la maison, s'occupant des enfants et préparant les repas (cet état de fait où un anarchiste reproduit une situation de couple voulue par l'idéologie dominante est assez intéressant d'ailleurs).

Faudra-t-il donc attendre la révolution sociale pour qu'une prise de conscience de ces problèmes se fasse ? Il est certain que les femmes, souvent mal préparées à la discussion politique générale, se retrouvent plus à l'aise lorsqu'il s'agit de discuter des problèmes concrets, et peut-être n'est-ce d'ailleurs pas un mal. A nous d'engager des dialogues dans chaque groupe sur ces sujets, de pousser les militants à se poser des questions et d'avoir des structures de fonctionnement suffisamment souples pour que les femmes (pas seulement les étudiantes ou les jeunes) puissent participer activement à la vie politique de la Fédération.

Sans cela, et pour paraphraser un de nos ennemis politiques notoires, sans une des moitiés du ciel, nous n'arriverons pas à construire un monde nouveau.

Autonomie

MAIS OÙ EST L'AUTONOMIE ?

Depuis quelques années, après chaque nouvelle mesure anti-sociale du gouvernement, après chaque affrontement entre ouvriers et foras de l'ordre, on nous dit qu'on va voir ce qu'on va voir, que les ouvriers vont déborder les syndicats, qu'un vaste mouvement autonome révolutionnaire de masse (et autres adjectifs) antimachin, anti-truc et encore anti, est en formation, qu'un nouveau mai 68 se prépare, etc.

Mais que constatons-nous lorsque l'on regarde la situation en face, en l'extirpant de tout romantisme dépassé, en ne se cachant pas la réalité du moment et le travail qu'il nous reste à faire pour propager l'anarchisme dans les masses ?

Le plan Barre tant décrié et mis petit à petit en place avec l'annonce de la restriction du pouvoir d'achat, mesure qui aurait soulevé les passions il y a trois ans, passe presque inaperçu malgré les déclarations officielles des représentants des partis politiques d'opposition et des confédérations syndicales.

Pour se masquer encore la réalité, on attribue cette apathie aux syndicats qui auraient encadré et canalisé les masses. Mais que constatons-nous encore une fois, si l'on s'éloigne des déclarations officielles dans les médias et si l'on regarde ce qui nous intéresse, le monde des travailleurs exploités : des actions purement revendicatives aux actions, ou propositions d'actions, les plus dures, ce sont les syndiqués qui sont à la pointe du combat (les affrontements de Cherbourg en sont encore une preuve). Dans presque toutes les luttes à direction assemblée syndiqués - non-syndiqués, ce sont les syndiqués qui les mettent en place (et que nous importe si les permanents syndicaux ne sont pas d'accord).

Que l'on ne leur reproche pas de magouiller les assemblées du seul fait qu'ils sont syndiqués, car nous ne sommes pas pour l'assemblée auto-suffisante dans lequel se dissoudraient toutes les organisations, ce qui, d'une part, serait utopique et ce qui, d'autre part, irait à l'encontre de la liberté d'organisation des individus selon leurs idées.

Cela ne veut pas dire que des chômeurs, étudiants, jeunes et autres fractions de la société, ne se joignent pas à ces mouvements, mais ce n'est pas parce qu'ils se battent plus longtemps que les autres contre les flics qu'ils sont plus révolutionnaires pour cela.

La constatation à faire, et qui n'est pas nouvelle, est qu'il n'est pas vrai que, plus la situation est dure pour les exploités, plus ils sont combattifs, comme il est aussi faux de dire que, plus ces exploités sont combattifs, plus il y a de chance de révolution sociale.

S'il est un fait qu'il existe des hommes exploités par d'autres exploités (et encore n'est-ce pas aussi simple que cela), il est faux de leur attribuer, par on ne sait quelle grâce, une idéologie indépendante de la société.

Rien ne sert aux exploités d'être autonomes, anti, subversifs, combattifs, s'ils n'ont pas la vision de ce qu'ils veulent, et les classes ouvrières dans l'histoire se sont faites chasser de la gestion de la société car malgré leur « mouvement autonome » mythique, elles ne savaient pas ce qu'elles voulaient et étaient divisées par des mouvements organisés, chrétiens, démocrates, communistes et anarchistes.

C'est pour cela notamment qu'une poignée de bolchéviques ont pu asservir des millions de prolétaires ayant fait une révolution destructrice mais s'étant montré incapables de gérer la société.

Devant cette utopie qui veut que « la masse » ait une idéologie unique (que chacun sous-entend de son « bord »), nous ne pouvons qu'être méfiants envers toute subversion ou toute déstabilisation de la société qui jette les masses soit dans la réaction fasciste de par leur apathie, soit vers la revendication ou l'insurrection de par leur combativité, mais cela étant le fait, non de la masse que l'on déclare par ailleurs autonome, mais d'un mouvement ou d'une organisation qui a besoin de cette déstabilisation pour prendre le pouvoir. Et cette tactique n'est que la tactique ancestrale du marxisme et notamment du bolchévisme (que l'on se rappelle que presque tous les mouvements, du « conseilisme » au « situationnisme », étaient d'obédience marxiste des plus rigoureuses).

Nous ne pouvons qu'être contre « l'autonomie politique » qui est par définition une dépendance au pouvoir central et qui a donc une intervention limitée, car nous sommes pour le fédéralisme qui, lui, n'est pas limité, et permet l'intervention dans la société de tous et partout.

Les anarchistes savent depuis Proudhon que la révolution n'est pas la partie destructive du grand soir mais la partie constructive d'une société anarchiste.

Nous savons aussi que la société ne sera, après la révolution, que ce qui aura été engendré avant la révolution, et qu'il n'y a pas de spontanéisme pur qui voudrait qu'il y ait une coupure où toute idéologie disparaîtrait au profit d'une idéologie unique, commune et « autonome ».

Pour les anarchistes qui ne croient pas au grand soir et qui ne veulent pas d'un pouvoir qui les utilise et se remette en place, il y a deux questions essentielles à se poser :

- D'une part, on doit savoir si les classes paysannes et ouvrières ont idée de ce qu'elles sont et de ce qu'elles veulent, savoir si elles ont la capacité de transformer la société et de la gérer.

- D'autre part, ne voulant pas de n'importe quelle révolution, mais d'une révolution anarchiste, nous devons savoir si l'anarchisme est reconnu dans la société comme proposition concurrente des autres pour la gestion de la société, et pour cela il faut savoir quels moyens mettre en place, non pas pour que l'anarchisme soit une menace, un marginalisme ou qu'une philosophie, mais un mouvement appartenant à part entière à la société, accepté et crédible.

Ces deux questions nous font voir la dimension du travail à effectuer, et notamment la nécessité pour les anarchistes de mettre enfin en place une organisation intervenant dans le social et pouvant présenter une réelle alternative aux organisations chrétiennes, démocrates, socialistes et communistes, pour arriver à la révolution sociale et à la réorganisation de la société sans gouvernement.

Groupe MALATESTA

AUTONOMIE OU FÉDÉRALISME LIBERTAIRE ?

Le M.L. du 31 mai a publié sous ce titre un article de Maurice Joyeux qui souligne - et avec quelle énergie ! - l'opposition irréductible qui existe entre le fédéralisme libertaire et l'autonomie. Voir clair et parler net : tel est le sous-titre de cet article.

Pour donner à sa thèse un fondement historique, Joyeux a cru utile de tourner en dérision les jeunes de mai 68. On a droit à un couplet traditionnel contre les « casseurs de carreaux, les barbouilleurs de murs et dresseurs de barricades en carton pâte », contre les « Rastignac de pacotille ». Une fois de plus, Joyeux nous rappelle que ces « jeunes gens en colère ont été happés par la vie et dévorés par le système ». Il ne faudrait pas oublier pourtant que cette agitation - aussi éphémère qu'elle fût - a bouleversé des institutions poussiéreuses, désacralisé un certain nombre de vieilles barbes et popularisé des revendications d'inspiration libertaire. Qu'il y ait eu par la suite un énorme déchet, qui s'en étonnera ? Que restait-il le 2 août 1914, des foules ouvrières qui, peu

auparavant, clamaient leur haine de la guerre au Pré Saint-Germain ou sur les boulevards parisiens ? Que sont devenus ces milliers d'ouvriers qui, après mai 36, grossirent les rangs de la CGT puis retournèrent à leur passivité de non-syndiqués ? Nous pensons qu'il faudrait en finir avec ce dénigrement systématique d'un mouvement spontané et enthousiaste qui, à côté d'outrances irréversibles, a rendu au mot « liberté » un peu de cette flamme et de cette jeunesse que les professionnels de la Culture et de la politique avaient peu à peu étouffées. On a parlé d'un prétendu conflit des générations et on accuse à ce sujet l'ignorance arrogante et la légèreté de la jeunesse. Mais il serait bon aussi que les militants d'un certain âge cessent de jouer les donneurs de conseils et de prendre la jeunesse comme cible de leur verbe facile et de leur ironie discutable.

Joyeux pourfend ensuite les groupes dits « autonomes » qui sont, dit-il, la séquelle des jeunes de mai 68. Casseurs, irresponsables, provocateurs, non contrôlés : tels sont les qualificatifs généra-

lement accolés à ces groupes. Certes, briser des devantures ou lapider des CRS ne fait pas avancer d'un pas la révolution. Mais mettre un peu d'animation dans ces mornes journées de manifestations autorisées, ça vaut bien ces défilés ridicules avec pancartes et banderoles, encadrés par les services d'ordre policiers ou syndicaux. Quand Joyeux se moque des « deux ou trois slogans imbeciles » que les groupes dits « autonomes » « brillent dans les manifs » son ironie pourrait aussi bien s'exercer contre le troupeau discipliné qui participe à ces défilés de carnaval.

Mais ce sont là points de détail. Ce que l'on peut reprocher à Joyeux, c'est l'emploi abusif des mots autonomie et autonomie, sans préciser clairement le double sens de ces mots. Ce qui permet d'affirmer « un groupe anarchiste n'est pas autonome, car il est fédéré dans la fédération » et « on est fédéraliste ou on est autonome, mais pas les deux à la fois ». Quand on parle des « groupes autonomes », ou des syndicats autonomes, ou de la Fédération autonome de l'Education Nationale, on veut simplement dire que ces groupes ou syndicats sont indépendants les uns des autres, ont refusé tout pacte associatif qui les fédérerait à l'intérieur d'une organisation plus large. En ce sens, il est bien évident que les groupes de la Fédération Anarchiste, - étant fédérés - ne sont pas autonomes.

Mais revenons au sens originel du mot autonome, au sens proudhonien de ce terme. Un groupement autonome est un groupement qui s'administre lui-même sans recevoir des ordres ou subir des pressions de l'extérieur. Un groupe anarchiste est donc autonome, car la Fédération n'est qu'un organe de liaison et de coordination qui - en dehors des Principes de Bases - ne peut imposer aucune contrainte, aucune ligne, aucun monolithisme idéologique. C'est ainsi que nous lions dans les Principes de Base de notre F.A. : « le F.A. reconnaît (...) b) l'autonomie de chaque groupe ».

Le fédéralisme libertaire repose sur l'autonomie des groupes à l'intérieur de la Fédération - la liberté de l'individu étant respectée à l'intérieur du groupe - et il faut insister là-dessus pour dissiper l'ambiguïté de l'article de Joyeux qui conclut prématurément qu'il faut « choisir entre le fédéralisme et l'autonomie ». Il n'y a pas à choisir si on rend au mot autonomie son véritable sens sur lequel Joyeux glisse avec légèreté.

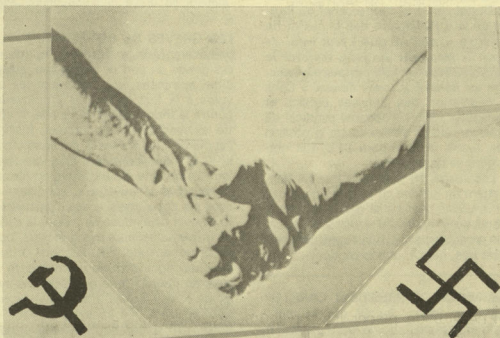
Quand on parle de fédéralisme, il est difficile de ne pas se référer à Proudhon. Ce qu'il dit des groupes sociaux est valable - à une plus humble échelle - pour les groupes anarchistes. Le système fédératif repose sur la gestion autonome : « chaque groupe social, commune ou compagnie ouvrière, se gouvernera lui-même en toute souveraineté et traitera avec les autres groupes ».

Nous sommes persuadés que telle est la conception de Joyeux : mais le fait de n'avoir pas clairement défini le double sens du mot autonome risque de faire croire que les groupes F.A. obéissent à des consignes autoritaires, ne s'administrent pas en toute liberté, ne sont pas « autonomes ». De telles conceptions sont étrangères aux principes de la Fédération Anarchiste et doivent le rester dans l'avenir. Toute ambiguïté étant écartée, disons pour « voir clair et parler net » qu'autonomie des groupes et fédéralisme libertaire sont étroitement liés.

Groupe de BORDEAUX

Un antifascisme « réaliste »

LES naïfs - vrais ou faux - tiennent pour assuré que l'URSS, la Chine, les républiques populaires sont les champions incontestés de l'antifascisme et les ennemis irréductibles des dictatures militaires qui ensanglantent la planète. Ils oublient - ou feignent d'oublier - que tous les régimes totalitaires, rouges, blancs ou de toute autre couleur se ressemblent étrangement par leur mépris commun de l'individu, par l'absence des libertés élémentaires et par les répressions féroces. Ils oublient aussi le pétrole russe livré à Mussolini lors de la guerre d'Abyssinie, le pacte Hitler-Staline, les bonnes relations de l'URSS avec Franco... et j'en passe ! Deux dictatures sont actuellement les cibles préférées de l'antifascisme : le Chili et l'Argentine (on se garde de joindre Cuba à cette liste). Il semble bien que les démocraties libérales entretiennent de bonnes relations avec ces régimes abjects : aussi bien n'a-t-on pas vu ces mêmes démocraties honorer de leur présence le couronnement burlesque de Bokassa 1^{er} ? On conçoit la saine indignation du comité directeur des Jusos, cette aile d'extrême-gauche du parti social-démocrate de l'Allemagne fédérale, qui réclame le boycott du Chili et de l'Argentine. À défaut d'autres boycotts, ce serait un commencement. Les Jusos flirtent avec le parti communiste DKP, sont pleins d'indulgence à l'égard de l'Allemagne de l'est et de l'URSS, et pourraient peut-être faire des propositions analogues à Mr. Brejnev... et les partis « maoïstes », de leur côté pourraient intervenir auprès de la République Populaire de Chine.



Boycotter l'Argentine ? Les USA ayant suspendu leurs livraisons d'armes à l'Argentine, l'URSS se prépare à prendre le relais. A cet effet, une importante délégation du grand état-major soviétique s'est rendue en Argentine, a été fort bien reçue et y a séjourné dix jours. Le chef de cette délégation était le général Ivan Jakovitch, sous-directeur de la section des Etudes militaires au ministère de la Défense de l'URSS. L'Argentine doit envoyer une délégation à Moscou et paiera les armes en blé et en viande. Echange de bons procédés et tout le monde sera content.

Allez donc demander à la Chine de boycotter le Chili ! Le Chili désire écouler ses produits dans cet immense marché qu'est la Chine. Et la Chine s'inquiète d'être le seul grand Etat à n'avoir pas de bases stratégiques dans l'Antarctique et autour du détroit de Magellan, alors que le grand rival, l'URSS, en possède ! Là aussi, on arrivera à s'entendre : échange de bons procédés !

L'antifascisme - purement verbal - des républiques dites socialistes ne pèse pas lourd en face des intérêts commerciaux ou militaires, de la raison d'Etat et des visées impérialistes. Pendant ce temps, l'antifascisme tapageur des partis communistes jette un voile pudique sur ces trafics malpropres.

Jean BARRUÉ

Chronique du spectacle vivant JEAN-PAUL SÈVRES

Amis que je ne connais pas
Ne cherche pas Guignol
Pas plus ici que là
Ni derrière le rideau :
Guignol ne viendra pas!

Ami tu peux encore partir
On ne se connaît pas.
S'il te faut Guignol pour prophète
Pour arrêter les bombes
pour changer l'au-delà
Ne compte pas sur moi
Car Guignol ne viendra pas.

Tu sais que les fleurs qu'on achète
Ne poussent pas en bouquet
et sûrement pas avec l'étiquette
Alors ne fais pas semblant d'être un poète
Sois-le. Sinon Guignol
viendra te faire ta fête.

Ami tout tremble autour de nous
Peut-être à cet instant éclate la planète
Qu'avez-vous fait pour moi
Je n'ai rien fait pour vous
Ça fait du bien parfois
d'être un petit peu honnête
Ami que je ne connais pas
Ne cherche pas Guignol
Pas plus ici que là
Ni derrière le rideau
Ne cherche pas Guignol
Car ce soir Guignol ne viendra pas.

DANS deux ML (253 et 292) j'avais présenté aux lecteurs un café-théâtre « Le Tout à la Joie » et un spectacle « Roméo et Georgette » de Jean-Paul Sèvres. Cela le faisait découvrir au mouvement. En effet, quoique relativement ignoré du grand public, il est un des personnages des plus connus dans le monde du spectacle. Depuis 20 ans (« 20 ans à me croire un poète et à dire le contraire quand les autres le croient ») il a tant participé sous diverses formes, gagman, présentateur radio, auteur de chansons, de sketches, mises en scène, et on l'a tant pillé au passage que pas un artiste, le plus connu soit-il, n'ignore son nom.

Sèvres déroute parce que son langage n'est pas un esthétisme formel plus ou moins à la mode. Sa contestation grinçante de l'absurdité des choses n'est pas un moyen utilisé pour nous faire vivre mais un support pour développer une autre vision de rapports entre les gens. Presque tous les auteurs comiques photographient une situation (le CRS arabe de Coluche par exemple) et laissent au spectateur le soin d'aller plus loin dans l'analyse et de penser ce qu'il veut sur le sujet. Jeu dangereux car certains prennent le superficiel (la forme) pour argent comptant et on arrive fréquemment à ce paradoxe qu'il y a des racistes notoires appréciant Coluche! Sèvres au contraire désamorce d'emblée l'équivoque et parlera du racisme uniquement pour ébaucher la réflexion sur les changements nécessaires capables de l'anéantir. Son comique ne se place pas dans la façon de présenter la situation mais dans le développement de l'argumentation. Bien évidemment il débouche très souvent sur une alternative anarchiste et cela ne va pas sans risques. Il est soit totalement incompris soit trop bien compris, ce qui expliquerait son « interdiction » depuis 10 ans dans tout gala style CGT ou programmation PC.

Que sa verve et sa gouaille ne nous fasse pas oublier qu'il est un redoutable polémiste politique. Il n'a jamais fait rire en flattant les cons dans le sens du poil mais toujours en faisant appel à leur intelligence.

J.J. JULIEN

* J.P. Sèvres chante tous les soirs au Lucernaire rue des Petits-Champs à Paris

IDÉE GÉNÉRALE DE LA RÉVOLUTION

de P.J. PROUDHON

En vente à Publico... 35 F

A voir absolument

Suite à ses succès
remportés au Studio-Théâtre 14 en avril
et au festival d'Avignon en juillet
la Compagnie Miramont reprend

DU 3 OCTOBRE AU 3 NOVEMBRE

la représentation de la pièce d'Albert Camus

LES JUSTES

(voir article M.L. du 26/4/79)

Tous les jours sauf dimanches et lundis
au Studio-Théâtre 14 20, rue Marc Sangnier 75 014 PARIS
(réservation 365.15.73)

NOUVELLE

ÇA DONNE DES PUSTULES

I
Une ferme en Auvergne. Avec Siane, c'est là qu'on vivait. Qu'on vivait. Un bain de bonheur qu'on aurait voulu perpétuel.

C'était trop beau. Il faut toujours que les autres viennent vous empoisonner, quand on est bien.

Ces autres se manifestèrent tout d'abord par lettre :

Ministère du boudin de terre
Quartier Duplex
75998 Paris Boudin
Monsieur Dehel,

Vous êtes prié de vous présenter, au bon moment, à la II^e Division du Boudin à pied, afin d'y effectuer votre année de service obligatoire.

L'être Suprême 18.9.79

Tiens! dis-je. Et je jetais ce papier jaunâtre, car il paraît que cela donne des pustules.

Nous continuâmes à vivre comme par le passé. Pas longtemps.

Un jour mauvais, nous vîmes une charrette à bras, deux filiques tirant, deux filiques dedans, entrer dans la cour. Ils prirent un bain de boue en notre mare, puis vinrent vers nous.

L'un des adipeux, en me fixant de ses gros yeux suidiques, grogna : « C'vous Dehel ? N'avez pas été au II^e ! Suis-nous ».

Siane s'interposa entre le chose et moi. Le vaseux la poussa. Elle lui asséna un coup sur le groin.

II

« Il pleut ? ». Non, c'était un seau d'eau en pleine figure. Je me réveillais avec une grosse bosse sur le crâne. Jarnifiqués.

II^e manufacture de boudins. Murailles, fenêtres, planchers, types et uniformes, tout rouge sang.

Trois têtes, avec corps, penchées sur moi, à terre. Elles parlaient toutes en même temps. Enfin, elles désiraient que je me déguise comme elles, que je me laisse raser les cheveux et la barbe.

« Ras les ch'veux du p'tit con, pas d'pédé ici ». Eh ! Je leur avais demandé de venir faire le clown là-dedans ? !

« Ça n'allait pas bien, dans leurs têtes évidées. »

« On va te confier un tire-boudin, un jerrycan et après t'en avoir appris le maniement, on t'envoie en Afrique récolter du sang (il se lécha les babines) pour la manufacture ».

Oh ! Du calme. Je refusai le tout. Ils m'enfermèrent.

III

A mes côtés, dans une cage semblable à la mienne, suspendue au plafond d'un granarium de la fabrique, un homme en rogne gueulait :

« C'est pas possible. Comment le ridicule de tout ceci ne frappe »

C'est dingue cette poignée de détraqués faisant la pluie et le beau temps dans la vie des individus.

Et si moi, je confisquais une année de la vie de types, comme ça, puis que je les oblige à obéir à tous les ordres absurdes que j'inventerais, on me prendrait pour un fou ! Mais eux, les bidules sanguinolents, ils sont suivis

La patrie, ça n'existe plus. La défense, c'est l'attaque.

Ma vie m'appartient, ta vie t'appartient. Mon cœur ne bat pas selon le bon vouloir de tarés galle au nez et visqueux.

Alors... ?!

Je vais m'évader, sûr. Faire la grève de la faim ? Oh, non ! Je ne vais pas foutre ma santé en l'air pour ces cons, et puis ce serait admettre leur pouvoir,

vont me traquer... Je refuse que vos clowneries gâchent ma vie ! »

IV

Je regardais l'homme parler.



demandeur quelque chose, alors qu'on a rien à demander à ces trucs, aucune permission à réclamer. Mon « maître », c'est moi !

Nous n'avons rien à faire de vos salades ! Foutez-nous la paix ! Je refuse qu'on fasse de moi un pion de quoi que ce soit.

Je m'évade, mais mon existence ne sera plus la même. Ils têtes évidées.

Sa cage grinçait en se balançant. Il avait raison tout cela était absurde.

Une idée me vint : je rêve, je vais me réveiller. Rien ne peut être aussi con !

Deux drôles vinrent coller un bâillon au camarade.

D.L. DIDIER

La belle phrase de la semaine

« Les gouvernements oppresseurs arrivent toujours en retard à la gare, ils arrivent avec la valise de l'autonomie quand le train de l'indépendance est déjà parti ».

T. Monzon, député basque
porte-parole de l'ETA-militaire
et de la coalition Herri-Batasuna

Après cette déclaration, ceux qui ne s'étaient pas posé la question pourront aujourd'hui se demander ce qui a effectivement pu pousser l'ETA à déposer, au mois d'août dernier, une bombe dans une gare de Madrid, dont l'explosion devait faire de nombreuses victimes parmi une foule de personnes arrivées à l'heure...

J.R.

Assis dans vos certitudes journalistiques
Dans votre petite mort inoriginale
Vous transmettez aux enfants pousses nouvelles d'avant la pomme
L'attente du flic et de la normalité

Qui êtes-vous muets feuilles mortes
Sourds à la vie soleil qui vous échappe
Comme l'eau entre les mains de qui ne sait pas la soif

Les enfants ont des acacias plein les yeux
Et vous porteurs de désordres animaux

ARMELLE
enfermée en psychiatrie par ses parents
pour « idée contraire à la norme ».

NDLR : Vas-y Armelle, et n'oublie pas de recracher les médicaments

La révolution au présent et au quotidien

MISÈRE DES COMMUNAUTÉS OU COMMUNAUTÉS DE LA MISÈRE ?



A l'instar de la sexualité, le phénomène communautaire est un sujet de discussion qu'il est extrêmement difficile d'aborder avec sérénité. La passion inhérente au vécu déforme souvent le sens des mots. Et puis, tous ceux qui, révoltés ou révolutionnaires, se sont un jour essayés à mettre en pratique leur volonté de changer les choses et la vie se sont inévitablement trouvés confrontés à ces problèmes et le récit de leurs désenchantements est rarement exempt d'une certaine rancœur. Contre les autres généralement, contre eux-mêmes exceptionnellement.

A l'évidence, l'espoir fou de vivre autrement le rapport à l'autre et aux autres qui nous ronge le cœur débouche dans la plupart des cas d'espèces sur un fiasco désespérant. Un échec patent, serait-on même tenté de dire, si on se risque à faire un bilan rapide du mouvement communautaire de l'après-mai. Partout l'éphémère se trouve érigé en règle ; partout le croissant s'additionne au sordide ; le ridicule à l'impensable ; le misérable au désirable. A croire que vivre en collectivité soit irrémédiablement placé

sous le signe de l'impossible ou de l'utopie, dès lors que l'on s'écarte un tant soit peu du chemin balisé de la norme autoritaire !

A l'énoncé d'un tel descriptif, on pourrait croire la cause entendue une bonne fois pour toute. La réalité communautaire présente un visage tellement lamentable, ravagé par les rides de l'échec, qu'à moins d'être maso, on voit mal qui, aujourd'hui, pourrait succomber à son charme, oh combien, discret. Et pourtant !

Malgré l'évidence des faits, le flot de ceux qui remplissent les petites annonces de certains journaux de leurs appels pathétiques pour trouver une communauté susceptible de les accueillir ne se tarit nullement. Envers et contre tout, nombreux sont ceux qui au fond d'eux-mêmes continuent à pressentir la supériorité POTENTIELLE de la dimension collective sur la réalité étriquée d'une solitude qui se vit aussi à deux. La problématique communautaire est donc loin de se résumer à la seule apparence de son échec !

Changer la vie ou changer de vie ?

A l'origine du désir communautaire on trouve essentiellement deux motivations. Pour certains, le sentiment de l'oppression du système dominant est tel que la fuite à tous prix devient obsession de tous les jours. Une simple question de survie à la limite. Partir, quitter un quotidien de misère et d'exploitation où la vie s'étiole au fil des jours, tel est le leit-motiv de ceux pour qui l'essentiel est avant tout de changer de vie. Pour d'autres, la solution communautaire n'est pas seulement un moyen de fuir le système, c'est aussi un moyen de le combattre et à long terme un moyen de le changer. Conscients du caractère global de l'aliénation comme l'amanité des discours politiques qui conjuguait toujours la révolution au futur, ils désirent d'ores et déjà mettre en place les bases d'une contre-société. A l'individualisme forcené qui prévalait au royaume du capital ils opposent la communauté ; à la loi de la jungle, l'entraide ; au travail aliéné, la créativité ; à l'univers bétonné des villes, les espaces infinis des campagnes ; à la solitude, la fraternité ; au silence, le dialogue ; à la misère sexuelle, l'épanouissement des désirs ; à l'autorité, la liberté ; à la hiérarchie des fonctions, la non-spécialisation ; au pouvoir, l'auto-gestion. Bref, ceux-là ne désirent pas seulement changer de vie pour changer de vie ; mais ils désirent aussi changer la vie.

Bien sûr, ces deux motivations se trouvent souvent mêlées dans une même communauté et les différencier de manière aussi marquée peut sembler arbitraire à bien des égards. Quoiqu'il en soit et quelle que soit la manière dont le dosage s'opère, il est aisé de comprendre que le mélange du désir de fuite et de celui de construire quelque chose d'autre est du genre détonant... ou liquéfiant.

Où en est actuellement le mouvement communautaire ?

Si on s'en réfère au livre de Danièle Léger et Bertrand Hervieu (1), on est frappé par la rapidité des mutations qui se sont opérées dans le mouvement communautaire de l'après-mai. La première vague de ceux qui partirent dans des communautés campagnardes pour changer de vie et pour changer la vie fut toute entière marquée au fer rouge de l'effondrement d'un grand rêve. Pour tous ceux qui avaient cru naïvement qu'au seul énoncé de leurs désirs, la citadelle deux fois millénaires de l'aliénation allait s'écrouler comme un château de cartes, la déception fut en effet très grande de voir le Vieux Monde qui vacillait sur ses bases comme un cheval ivre être sauvé in extremis de la chute par les béquilles socialo-communistes et syndicales. Aussi, accablés par leur impuissance à modifier les choses, ils entreprirent de fuir un monde qu'ils n'avaient pu transformer. L'échec fut immanquablement au bout de cette stratégie du désespoir. On peut fuir quelque chose, mais on ne peut pas se fuir soi-même. En quelques années, les premières communautés s'effondrèrent littérale-

ment, incapables de survivre économiquement, incapables de s'intégrer dans la réalité campagnarde existante, incapables de résoudre les conflits inter-individuels. Finalement, quelles soient à majorité de paumés ou de « politiques », les communautés crevèrent du même mal : le repli sur elles-mêmes.

Ensuite, dans le sillage d'une prise de conscience écologiste qui avait le vent en poupe arriva la deuxième vague. Son désir de fuite était toujours aussi grand, mais le désespoir était en moins et le sens des réalités en plus. Déjà il était sensiblement moins question de refaire le monde et si on voulait toujours se changer soi, on voulait s'en donner les moyens. Le problème de la survie économique devenait une préoccupation essentielle.

Enfin, ceux qui aujourd'hui prennent le chemin du retour à la nature ont tiré les leçons de l'expérience. Sur le plan économique et financier, leur départ est souvent soigneusement préparé. Ils ont le souci de s'intégrer à la vie locale et leurs ambitions gestionnaires pointent ici et là. Ils n'hésitent plus à demander le bénéfice des diverses subventions que l'État accorde à ceux qui tentent de redonner vie au désert. Bientôt, ce seront eux les nouveaux villageois. Déjà la communauté ne les intéresse plus comme forme de vie. On note le regain d'intérêt pour le couple et la famille traditionnelle. La différenciation des tâches entre hommes et femmes se fait surface, la différence entre eux et les autochtones s'atténue au rythme des impératifs de la rentabilité économique. Le message politique du mouvement communautaire originel s'envole au vent de la récupération par le système dominant. Au fond de la forêt il y a encore l'État et il s'avère malheureusement de taille à digérer un mouvement qui avait eu un temps l'ambition de le subvertir. Mais au fond, pouvait-il en être autrement ?

L'utopie communautaire

De tous temps, la vie communautaire a attiré les hommes et les femmes mal à l'aise dans la société. De tous temps, les tentatives de ce genre ont abouti au même résultat. Passé l'euphorie des premières heures, la communauté se repliait immanquablement sur elle-même et très vite elle sombrait dans une dissolution sans gloire. C'est ainsi qu'à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci un certain nombre d'anarchistes essayèrent de réaliser des « milieux libres » (2) en créant de toutes pièces des foyers de vie nouvelle. L'exemple le plus connu reste bien sûr celui de la Cécilia, mais il y en eut de nombreux autres du même type. Comme les communards de l'après-mai, ces camarades voulaient d'ores et déjà vivre la révolution au présent et au quotidien. Retour à la nature, juste assez de travail aliénant pour survivre, suppression de l'autorité sous toutes ses formes, liberté sexuelle... Les motivations étaient exactement les mêmes qu'aujourd'hui. Les illusions également. Sur la capacité de ces flots de libérés à durer dans le temps et à se propager pour bouffer le système de l'intérieur entre autres. Les mêmes causes produisant toujours les mêmes effets, quand ces

expériences dépassaient le stade du projet, leur durée de vie était rarement supérieure à quelques années. Très vite le problème de la survie économique se posait avec acuité ; la misère matérielle faisait son apparition ; les relations entre les gens se dégradaient ; les conflits surgissaient, violents, pitoyables. La fin approchait à grands pas.

Bien entendu, cette systématique de l'échec ne procède en rien du hasard. Les communautés anarchistes du début de siècle butaient sur les mêmes problèmes que ceux de notre époque. La vie en marge du système dominant implique obligatoirement des échanges avec ce dernier, qu'on le veuille ou non, et par conséquent un certain nombre de compromis. Sur le strict plan économique ou financier, la chose est particulièrement flagrante. Aussi, dès lors que l'on se refuse à s'engager sur cette voie périlleuse, on aboutit inévitablement à la solitude du groupe par rapport au milieu ambiant, à la misère matérielle et très vite à la clochardisation, et au psychodrame permanent sur le plan relationnel. Par contre, et c'est ce en quoi on assiste aujourd'hui, quand on commence à accepter le compromis, on a très vite tendance à s'intégrer à l'ordre existant et finalement on se fait récupérer en beauté. La dimension politique subversive de la communauté se réduit alors à une caricature. L'espoir fou de vivre autrement débouche sur l'aménagement plus ou moins affligeant de la SURVIE.

Le véritable échec du mouvement communautaire et de quelques moyens d'y remédier

De ce qui précède, on peut être tenté de conclure à l'échec obligatoire de toute tentative communautaire. L'histoire ne nous offre en effet aucun exemple de réussite susceptible d'infirmer cette affirmation. Sauf peut-être celui des communautés religieuses, mais les conditions de leur « réussite » montrent bien les limites de ce genre de succès. Alors, devons-nous nous résoudre à attendre les lendemains du grand soir pour pouvoir enfin commencer à vivre selon nos désirs ?

En fait, le choix supposé entre l'utopie communautaire et l'utopie politico-économique qui ne conçoit la liberté qu'au futur est une mauvaise manière de poser le problème. Une chose est sûre en effet : remettre à demain la libération de l'individu ou ce qui revient au même, la faire dépendre pour de sombres raisons de dialectiques d'un changement d'ordre politique ou économique est une stratégie qui a fait la preuve de sa complète inopérance. La faillite du marxisme est là pour nous le rappeler. Une chose est sûre également, les tentatives communautaires qui ont eu lieu jusqu'à présent ont toujours abouti soit à la dissolution soit à la récupération. Au fond, ces deux stratégies se ressemblent à plus d'un titre. Ce sont les deux visages opposés d'une même incapacité à comprendre le caractère GLOBAL et TOTAL

de l'aliénation. Dans un cas, on privilégie le changement d'ordre politico-économique. Dans l'autre cas, on privilégie la libération de l'individu. Dans tous les cas, on HIERARCHISE la subversion révolutionnaire sans aucunement se rendre compte que la hiérarchisation de la révolte aboutit inévitablement à une nouvelle hiérarchie.

Poser le problème en ces termes ouvre à l'évidence de nouveaux horizons. En particulier pour l'époque présente. En effet, l'échec actuel du mouvement communautaire s'inscrit en plein dans celui du nouveau mouvement social. Les différentes manifestations du désir de changer la vie ici et maintenant qui se sont concrétisées ces dernières années dans le mouvement communautaire, les luttes de libération sexuelle, les luttes des femmes, les luttes régionalistes, le mouvement écologiste, anti-militariste, les expériences éducatives anti-autoritaires... crèvent lamentablement de leur incapacité à prendre conscience de leur unité profonde et à la réaliser. Chacun part sous sa bannière ou ses oripeaux à la conquête d'un pan de mur de la citadelle du Vieux Monde en ignorant consciencieusement ce que fait le voisin. Chacun s'épuise dans le silence désespérant d'une solitude grandissante alors que les clameurs qui s'élevaient tout autour de lui témoignent de la possibilité d'une action concertée. Ah que le nouveau mouvement social fédère sa réalité aujourd'hui éclatée en une multitude de luttes parcellisées et beaucoup de choses seront susceptibles de changer. L'avenir d'un mouvement ayant pour ambition de changer la vie est inscrit dans l'histoire, pourvu qu'il prenne conscience de son unité, qu'il la réalise et surtout qu'il opère la liaison avec ceux qui se battent sur le terrain traditionnel de la lutte des classes.

En effet, si on veut véritablement changer les choses et la vie, il ne faut pas négliger aucun des aspects de la lutte contre l'aliénation et l'oppression. Si en fonction de leurs affinités ou de leurs possibilités, certains se battent sur un front donné, il faut garder présent à l'esprit que nous appartenons à la même armée. Aujourd'hui, le mouvement communautaire est moribond. Il s'est replié sur lui-même en ignorant les autres luttes qui ont pour objet de changer la vie. Il s'est replié sur lui-même en ignorant les luttes qui se mènent sur le terrain de la production. Qu'il s'ouvre à toutes ces luttes et le cercle infernal de l'isolement et de l'utopie sera brisé à jamais. La communauté retrouvera son caractère offensif. Elle envahira la ville et les usines. Partie intégrante de la lutte contre le système dominant, elle sera alors une réalité en perpétuel devenir, tout le contraire de la réalité figée dans le ghetto des campagnes qui est la sienne actuellement. Ce jour-là, la misère des communautés sera un souvenir lointain ; la communauté ne sera plus celle de la misère mais celle de la volonté féroce et joyeuse de croquer la vie à pleins dents.

Jean-Marc RAYNAUD

(1) *Le retour à la nature. Au fond de la forêt : l'État. Éditions du Seuil.*

(2) *Voir le livre de Jean Maitron : Histoire du mouvement anarchiste en France. Éditions Maspéro, Tome I pages 382 à 408.*

abonnez-vous... souscrivez... abonnez-vous... souscrivez... abonnez-vous